



**la première revue
de grand luxe
du cinéma français**

Février 1931

Prix : 5 francs

LES "COMÉDIES FILMÉES"

présentent le premier grand film de leur production
PARLANTE et CHANTANTE en FRANÇAIS

NICOLAS RIMSKY

dans

Pas sur la Bouche

Tiré de la célèbre Opérette d'André BARDE et Maurice YVAIN

avec

MIREILLE PERREY

MADELEINE GUITTY - JANE MARNY - JACQUES GRÉTILLAT
LUCIEN GALAS - PIERRE MORENO

et

ALICE TISSOT

Mise en scène de N. EVREINOFF et N. RIMSKY

Directeur Artistique : J. NATANSON :: Directeur des Productions : A. HOURVITCH

Procédé TOBIS-KLANG FILM

Opérateur : V. ROUDAKOFF

Décors : P. SCHILDKNECHT :: Costumes : Jenny CARRÉ :: Ballets : E. RABENECK

Musique : ÉDITIONS SALABERT

LUNAFILM Distribution en France : LUNAFILM, 18, Rue Ballu, PARIS

Téléphone : LOUVRE 68-51 et 68-52

Distribution en Belgique : LES GRANDES EXCLUSIVITÉS EUROPÉENNES

36, Rue des Plantes — BRUXELLES

VENTE POUR L'ÉTRANGER : LUNAFILM - Paris



NORD 70°22'
le film du reportage de G. LEFÈVRE
pour "le Journal"
réalisé par RENÉ GINET
opérateur FILIPPINI

CROISIÈRE EN NORVÈGE
ATLANTIC FILM
opérateur PIERRE

CHAHAL LEMAYA
tourné au Mexique
par TITAYNA
opérateur J. BERLIET

NÉGATIVE PANCHRO

Agfa

LA PELLICULE DES GRANDS RAIDS

SIROCCO
GALLIA FILM
réalisé par J. SÉVERAC
opérateur J. BERLIET

LE CHOC DE DAKAR
du R.P. DUFAYS
de la Mission des Pères Blancs

LE SUPER FILM
réalisé par ICHAG

**Le film du COURONNEMENT
DE L'EMPEREUR
D'ETHIOPIE**
opérateur RAVET

**CROISIÈRE sur LA
CÔTE OCCIDENTALE
D'AFRIQUE**
ATLANTIC FILM - op. Jouannebaud

CH. JOURJON
12, rue Gaillon
PARIS
Louvre 14-18
Central 32-04.96-66,67

d'après
BOUYO

2 exigences
du public :
Projection impeccable
lumineuse et fixe

Une reproduction
sonore parfaite.

le projecteur
"GAUMONT" 5 eg 31

Une cellule
ultra-sensible
Radio-Cinéma

2 résultats
obtenus avec les
nouveaux appareils

GAUMONT. RADIO-CINÉMA

BORDEAUX	MAURY	16, Rue du Palais-Gallien
LILLE	FEYS	4, Rue des Buisseries
LYON	ANDRÉ	3, Boulevard Anatole-France
MARSEILLE	WORMS	15, Cours Joseph-Thierry
NANTES	VERWEIRDE	3, Rue Mercœur
STRASBOURG	TOECHTERLE	20, Rue Finckmatt
ALGER	PIEDINOTI	62, Rue de Constantine
NICE	MASSON	37, Avenue Georges Clémenceau
BRUXELLES	FEYS	11, Quai au Bois-de-Construction



Gaumont-Franco-Film-Aubert
35 RUE DU PLATEAU — PARIS XIX
Tel: Combat 0930 & 0933

G. DINI

termine un film parlant, sonore et chantant

LES VAGABONDS MAGNIFIQUES

versions française, anglaise, allemande et espagnole

avec

NADIA SIBIRSKAÏA
HARRY KRIMER

MARTHE MUSSINE
Les Frères RANCY

GEORGES MELCHIOR
CAMILLE BARDOU

FANNY MARETTE
- JOË ALEX -



Premier opérateur : DUVERGER
Décorateur : C. ZAMBONELLI
Chef d'orchestre : M. VINCKE

Assistant : Jean de LETRAZ
Régisseur général : TERRORE
Chef de sons : De CESPEDES

Le chant des Vagabonds, musique inédite de Roger DUFAS

est chanté par le Quatuor Moussorgsky

Les extérieurs ont été tournés dans le cadre d'un grand cirque sur une place de Rueil

Vente à
l'Étranger :

MARZETTO

97, Rue de Rome, PARIS-17^e
Tél. : Carnot 39-57 - Adr. Télégr. Marzecine

APOLLON-FILM
PRÉSENTE
UN FILM PARLÉ EN FRANÇAIS



RAZZIA

SCÉNARIO ET RÉALISATION DE J. SEVERAC
AVEC
JOSÉ DAVERT ATOUNA ET VIGUIER

À MARIVAUX
LE MERCREDI 11 FÉVRIER 1931
À 10^H



PROCÉDÉ D'ENREGISTREMENT
GAUMONT-PETERSEN-POULSEN

G. DINI

termine un film parlant, sonore et chantant

LES VAGABONDS MAGNIFIQUES

versions française, anglaise, allemande et espagnole

avec

NADIA SIBIRSKAÏA
HARRY KRIMER

MARTHE MUSSINE

Les Frères RANCY

GEORGES MELCHIOR
CAMILLE BARDOU

FANNY MARETTE

- JOË ALEX -



Premier opérateur : DUVERGER
Décorateur : C. ZAMBONELLI
Chef d'orchestre : M. VINCKE

Assistant : Jean de LETRAZ
Régisseur général : TERRORE
Chef de sons : De CESPEDES

Le chant des Vagabonds, musique inédite de Roger DUFAS

est chanté par le Quatuor Moussorgsky

Les extérieurs ont été tournés dans le cadre d'un grand cirque sur une place de Rueil

Vente à
l'Étranger :

MARZETTO

97, Rue de Rome, PARIS-17^e
Tél. : Carnot 39-57 - Adr. Télégr. Marzecine

APOLLON-FILM
PRÉSENTE
UN FILM PARLÉ EN FRANÇAIS



RAZZIA

SCÉNARIO ET RÉALISATION DE J. SEVERAC
AVEC
JOSÉ DAVERT ATOUNA ET VIGUIER

À MARIVAUX
LE MERCREDI 11 FÉVRIER 1931
À 10^H



PROCÉDÉ D'ENREGISTREMENT
GAUMONT-PETERSEN-POULSEN



La première revue de grand luxe du cinéma français

SOMMAIRE

Sus aux bonimenteurs !
par Edmond Epardaud.

Visages de cinéastes,
par J. Mitry.

La fin du cinéma américain,
par Michel Goreloff.

Notes d'un chasseur d'images,
par Pierre Ichac.

Trois nouvelles salles inaugurées à Paris.

Une production qui s'impose,
par Paul Lérins.

En suivant la production.

L'effort heureux d'Etoile-Film,
par Robert Trévis.

L'appareil Philisonor aux Champs-Élysées.

Les Films présentés,
par Pierre Heuzé.

Un nouvel appareil Delacommune (suite).

Il y a 25 ans, Carl Laemmle fondait Universal,
par Georges Darhuys.

Max Hayes, l'humoriste américain, est à Paris.

Ce que sera la plus grande salle du monde.

Les lumières de la ville, de Charlie Chaplin.

Dans les trois centres de la production soviétique.

par Chamil Akouchkoff.

Chronique des disques.

Nouvelles de l'Étranger.

REVUE MENSUELLE

5^e Année

Février 1931 -- N° 39



ABONNEMENTS :

France, un an : 50 francs

Etranger, un an : 85 francs

Directeur - Rédacteur en Chef :
Edmond ÉPARDAUD

Direction artistique :
Henri FRANÇOIS

Fondateurs : Henri François, Pierre Weill et Edmond Epardaud

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (XI) — Tél. Diderot 88-40 et 88-41



La première revue de grand luxe du cinéma français

SOMMAIRE

Sus aux bonimenteurs !
par Edmond Epardaud.

Visages de cinéastes,
par J. Mitry.

La fin du cinéma américain,
par Michel Goreloff.

Notes d'un chasseur d'images,
par Pierre Ichac.

Trois nouvelles salles inaugurées à Paris.

Une production qui s'impose,
par Paul Lérins.

En suivant la production.

L'effort heureux d'Etoile-Film,
par Robert Trévis.

L'appareil Philisonor aux Champs-Élysées.

Les Films présentés,
par Pierre Heuzé.

Un nouvel appareil Delacommune (suite).

Il y a 25 ans, Carl Laemmle fondait Universal,

par Georges Darhuys.

Max Hayes, l'humoriste américain, est à Paris.

Ce que sera la plus grande salle du monde.

Les lumières de la ville, de Charlie Chaplin.

Dans les trois centres de la production soviétique,

par Chamil Akouchkoff.

Chronique des disques.

Nouvelles de l'Etranger.

REVUE MENSUELLE

5^e Année

Février 1931 -- N° 39



ABONNEMENTS :

France, un an : 50 francs

Etranger, un an : 85 francs

Directeur - Rédacteur en Chef :
Edmond ÉPARDAUD

Direction artistique :
Henri FRANÇOIS

Fondateurs : Henri François, Pierre Weill et Edmond Epardaud

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (XI^e) — Tél. Diderot 88-40 et 88-41

SUS AUX BONIMENTEURS !



EST un fait que le parlant nous a été imposé et que nous ne pouvons rien pour en arrêter le développement, malgré tout le regret amer que nous cause la disparition de l'art des images muettes. Ce n'est pas une raison pour mettre du parlant partout, même où il n'a rien à faire.

Un éditeur ne peut plus maintenant nous faire assister à la germination du haricot ou à la vie des madrépores sans nous infliger durant tout le film le bavardage d'un *speaker* dont la science se résume à peu près à ceci : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! »

Tout récemment, on conviait fort cordialement la presse à « visionner » le très beau documentaire rapporté par Ginet du Groenland. Ce n'est pas précisément une plaisanterie que ce voyage périlleux à travers les glaces polaires vers des terres que le cinéma nous révélait pour la première fois. Or, pendant l'heure que dure le film, un monsieur invisible « explique » d'une voix caverneuse ce qui se passe ou, ce qui est plus grave, ce qui va se passer sur l'écran :

Le bateau finit d'arrimer... Vous voyez, ce n'est pas une petite affaire d'arrimer un bateau pour les régions arctiques... Bientôt le bateau va partir... On empile les dernières cargaisons... On lave le bateau qui en avait bien besoin, on lui fait sa toilette pour vous permettre de le visiter avant son départ... On lève l'ancre... Le bateau siffle... Il quitte le port... etc..., etc... »

Ne croyez pas que j'exagère; les termes seuls diffèrent, mais j'en garantis le sens. Et à toutes ces constatations inutiles le spectateur absolument exaspéré, le spectateur qui voudrait regarder en paix les images, a envie de crier : « Mais foutez-vous donc la paix ! On le voit bien que le bateau arrime, que le bateau va partir, que le bateau part ! »

Il n'y aurait que demi-mal si le monsieur invisible se contentait d'expliquer ce qui est évident pour tout le monde. Mais il met ça et là son grain de sel et alors c'est catastrophique. Un Islandais notoire fait visiter aux membres de l'expédition certains coins de cette nature étrange que Sjöström nous révéla jadis dans *Les Proscrits* :

« L'Islandais tient à nous faire visiter sa campagne. Admirez la campagne, ça ne vaut pas les bords de la Marne ! »

Termes à part, je garantis le sens et la parfaite vulgarité de « l'explication » du monsieur invisible.

Quelle peut être l'attitude du spectateur, qui est venu là pour s'enthousiasmer de sensations nouvelles et pour s'instruire, devant ce bavardage dont le seul effet est de boucher l'image, d'en détruire le rythme et l'harmonie ?

Quitter sa place et fuir, puisque l'autre alternative, protester, resterait inopérante.

Nous comprenons très bien que le directeur qui a dépensé 2 ou 300.000 francs pour équiper sa salle, veuille se servir de son appareillage sonore. Mais il faut que le directeur — surtout l'éditeur, en l'occurrence le seul coupable — comprenne lui aussi que certains films peuvent être complètement anéantis par l'abus inconsidéré de la parole. Les documentaires sont du nombre. En sus d'un accompagnement musical très léger qui suffit à justifier l'emploi du « Western », du « R.C.A. » ou du « Nalpas », quelques paroles vraiment explicatives ou mieux encore quelques textes, exprimeront l'essentiel. Les bonimenteurs n'ont pas plus de place au cinéma « parlant » qu'ils n'en avaient à l'origine du cinéma muet. Dans camelot et camelotage, il y a camelote. N'avalisons pas la pure beauté de certains films de nature par des boniments stupides échappés des tréteaux de foires.

Edmond EPARDAUD.

Visages de Cinéastes

Abel Gance

Des yeux rêveurs sous une abondante chevelure. Des paupières mi-closes, à demi fermées sur un songe. Le visage rayonnant et doux, comme nimbé de lumière. Une figure de vitrail. J'imagine Jean de Pathmos avec des traits semblables. La voix chaude, prenante, persuasive, légèrement voilée mais pénétrante, enveloppe, convainc et laisse une trace profonde dans la pensée de l'auditeur. Pour ou contre, on ne saurait demeurer indifférent, on ne saurait nier non plus cette puissance étrange qui émane directement de lui.

Né à Paris, le 25 octobre 1889, il fait ses études au collège Chaptal. Enthousiasmé par ses premières lectures classiques, il se destine à l'art dramatique, mais ne peut être reçu au Conservatoire à cause de sa voix.

Il part alors pour Bruxelles, débute au Théâtre du Parc et joue quantité de rôles. Cependant, assoiffé de poésie, il compose plusieurs œuvres : un « mystère » médiéval, *Merlin l'enchanteur*; un livre de poèmes, *Un doigt sur le clavier*, et un essai métaphysique. Toutefois, ne se sentant pas encore suffisamment personnel, il en arrête la publication.

De retour à Paris, il joue à l'Athénée, à la Porte Saint-Martin, et compose une tragédie en cinq actes : *La Victoire de Samothrace*. Sarah Bernhardt lit la pièce, s'enthousiasme. Mais nous sommes en juillet 1914. Mobilisé pendant une année, Gance est ensuite réformé et peut reprendre un peu d'activité intellectuelle. Il songe au cinéma, interprète quelques rôles et écrit ses premiers scénarios : *Paganini* et *Le Crime de Grand-père*, qu'il vend 35 francs à Gaumont ! Il se consacre alors à la composition des scénarios et propose à la S.C.A.G.L. plusieurs films qu'on juge impossible à réaliser : *La conspiration des drapés*, *La légende de l'arc-en-ciel*, *La pierre philosophale*. Il en vend d'autres : *Grano et d'Assoucy*, *Un clair de lune sous Richelieu*, *Le tragique amour de Mona Lisa*. Louis Nalpas achète un scénario 300 fr. : *L'Infirmière*, que réalise Pouctal, et lui propose de mettre en scène lui-même. Il exécute et tourne en huit jours son premier film : *Un drame au château d'Acre*. Il produit ensuite *La folie du Docteur Tube* pour lequel, le premier, il emploie les glaces déformantes et les flous. Mais incompris, découragé, il ne fait plus pendant un an que des films « commerciaux » au goût des exploitants.

Ce sont : *Le masque d'horreur*, *L'énigme de 10 heures*, *La source de beauté*, *Le fou de la falaise*, *Le périscope*, *Ce que les flots racontent*, *L'héroïsme de Paddy*, *Strass et Cie*, *La fleur des ruines*, *Les gaz mortels*, *Barberousse*. Enfin, en 1916, il tente un premier essai artistique : *Le droit à la vie*. Viennent ensuite : *La zone de la mort* (1916), *Mater Dolorosa* (1917), *La Dixième Symphonie* (1918) et *L'accuse* (1919-20).

En 1921-22, il tourne *La Roue*, qui découvre au cinéma des horizons insoupçonnés. En 1923, une petite comédie avec Max Linder : *Au secours !* et en 1925-27 : *Napoléon*, qui continue et prolonge les découvertes de *La Roue*. Sa dernière œuvre qui vient de nous être révélée est *La Fin du Monde* (1929-30).

Inégal, débordant, passionné, Gance, épris de grandeur, assoiffé de lyrisme, malgré une œuvre imparfaite — mais magnifiquement imparfaite — reste un des grands cinéastes de ce temps. Il est un de ceux qui ont donné au cinéma une forme, un style et un cœur. Le premier il rendit sensible l'importance du montage, la valeur « durée » de l'image, le rythme. Si quelques-uns sont allés plus loin que lui ou l'ont dépassé, il ne faut pas oublier qu'il fut à leur source.

En tout Gance recherche le paroxysme, le temps fort, l'éclat, la fougue. Et si, bien souvent, il s'égare, s'il erre au milieu d'idées fausses d'où sort un lyrisme de mauvais goût, il se rattrape aussitôt par des élans sublimes, par des éclats magnifiques et son souffle prodigieux emporte tout. Il déborde. Là où il se trompe il est pire qu'aucun autre, mais là où il est juste il dépasse tous les autres.

Alexandr Dovjenko

Un profil de médaille antique, un visage de bronze, émacié, triangulaire, appuyé sur un menton pointu, qui s'évase progressivement pour s'épanouir en un front immense d'où les cheveux jaillissent comme arrachés. Les traits profondément accusés, le regard dur, les pommettes saillantes, la bouche autoritaire, et ce pli caractéristique entre les sourcils froncés, affirment une volonté farouche, orgueilleuse, tenace, la volonté d'un homme de fer.

Né aux environs de Kiev en 1894, fils de riches paysans de l'Ukraine, petit-fils de cosaques, il fit ses études supérieures à l'Ecole navale de cette ville, mais la carrière maritime n'agréant que fort peu sa famille, il quitta bientôt cette école pour l'Institut pédagogique d'où il sortit professeur de physique. Il enseigna pendant trois ans dans divers collèges de l'Ukraine quand, las de se limiter aux lois de Joule et à la thermodynamique, doué d'un esprit particulièrement aventureux, il opta pour les sciences naturelles — biologie et physiologie — histoire simplement de se divertir et de changer un peu. Pourtant, au bout de deux années, laissant là une nouvelle agrégation probable, voulant surtout élargir le domaine de ses connaissances, il abandonna la Faculté des sciences pour l'Institut du Commerce et de l'Industrie, étudia l'économie politique, puis s'en fut faire un stage à l'Académie des Beaux-Arts.

Lors, la guerre éclata. Blessé, puis réformé, il servit comme instructeur dans l'Armée rouge pendant la Révolution. Poursuivant ses études artistiques, le des-

sin occupait tous ses loisirs, si bien que la guerre civile terminée, il se consacra à la peinture.

Créateur et artiste plus encore que scientifique, épris de mouvement et d'aventures, le cinéma devait évidemment le tenter. Plein d'enthousiasme pour les œuvres de Dziga-Vertoff et surtout d'Eisenstein, il entra aux studios de Kiev, à la « Wufku » en 1926. Quinze jours plus tard, connaissant à peine le métier mais sentant gronder en lui l'ardeur nouvelle de « créer avec la vie », il commençait son premier film : *Le courrier diplomatique*. Vinrent ensuite : *Zvenygora*, en 1927 ; *L'Arsenal*, en 1928, et *La Terre* en 1930. Si le génie d'Eisenstein est tout de fougue, de violence, d'enthousiasme, de pathétique intense — d'avoir « la tête épique » — ; si le génie de Pudovkine est dans le rythme et la mesure, celui de Dovjenko est assurément dans la puissance, dans la sobriété.

Il y a une chose pourtant qui les unit tous trois : C'est l'amour de la vie, de la terre et de l'homme, amour qui transparait davantage peut-être chez celui-ci, plus lyrique, s'attachant plus à l'homme même qu'à la collectivité ou n'atteignant celle-ci que par l'intermédiaire de l'individu — faisant un drame là où Eisenstein par exemple n'envisage que les faits ou que l'ensemble. Il y a par conséquent plus d'émotion, plus de poésie, s'il y a moins de souffle et de grandeur.

L'art de Dovjenko est un art vigoureux, plein de santé et de joie profonde, un art sobre et nu, dépouillé de toute joliesse, épris de la simple et grande beauté. Jean MITRY.

REGRETTABLE OUBLI

Quand donc le cinéma sera-t-il pris au sérieux par tous ceux — gouvernants et gouvernés — qui ont mission de diriger l'opinion ?

J'ai envoyé comme tant d'autres ma souscription au nouveau Larousse Universel du XX^e siècle. C'est un ouvrage considérable, une véritable somme de l'esprit humain et des connaissances actuelles. Mais vous y chercheriez bien vainement la moindre illustration — producteurs, réalisateurs ou artistes — dont s'honore le cinéma mondial.

Alors que le plus modeste romancier, la plus médiocre gloire de la palette ou de l'ébauchoir, le plus éphémère des virtuoses ou des chanteurs occupe sa place dans les colonnes du Larousse Universel avec portrait et biographie, les plus grands noms du cinéma brillent par leur absence.

A part Charlie Chaplin à qui l'on a fait l'aumône de quatre lignes sous le nom ridicule et périmé de Charlot, aucune notoriété scientifique ou artistique ne figure. La moitié seule de l'ouvrage est publiée, mais nous n'avons trouvé ni Léon Gaumont, premier inventeur du cinéma parlant qui, depuis deux ans, révolutionne le monde, ni Louis Delluc, ni Griffith, ni Abel Gance qui confèrent au cinéma sa dignité d'art.

Aucun acteur de théâtre, français ou étranger, de quelque valeur, n'est omis ; mais le Larousse dit Universel ignore totalement Douglas Fairbanks, Emile Jannings, Suzanne Grandais, Francesca Bertini, Greta Garbo pour ne citer que quelques noms représentatifs pris parmi les vivants et les morts. Et cependant quel acteur de théâtre peut aujourd'hui concurrencer la popularité mondiale d'un Fairbanks ou d'un Jannings ?

Pourquoi cet ostracisme qui constitue une véritable lacune, un trou dans un ouvrage généralement bien fait, mais qui ne devrait négliger aucune manifestation de l'activité moderne ?

Nous posons la question. On sera bien embarrassé de nous répondre. Ed. E.

Avec René Clair

Aux bureaux de la Tobis, nous rencontrons le réalisateur de *Sous les toits de Paris*.

René Clair s'élève contre l'état d'esprit actuel :

— Tous les producteurs parlent de recherches, progrès dans le parlant, voies nouvelles, etc... Malgré ces bonnes résolutions, combien de pièces de théâtre adaptées, combien de films muets transformés en parlants !

Cet attrait de la facilité et de la rapidité a provoqué une grave erreur qui est d'avoir mélangé au début du parlant la technique muette et la technique théâtrale alors qu'il aurait fallu quelque chose de complètement nouveau.

Le théâtre, à mon avis, n'a rien à craindre de la concurrence du parlant, au contraire, il gagnera en qualité car dans l'avenir, il sera débarrassé des pièces qui tenaient jusqu'à présent par une mise en scène habile et des acteurs de talent. Il ne restera que les très bonnes pièces capables de se défendre par leur seule qualité verbal même jouées devant l'antique rideau de velours comme tout décor.

L'élément principal du théâtre, c'est le « verbe » tandis que celui du cinéma, c'est « l'image ». L'image, moyen d'expression international. C'est pourquoi dans *Sous les toits de Paris* je n'ai pas abusé de la parole, et que j'ai recherché surtout les effets sonores.

C'est ce qui a permis à mon film d'avoir tant de succès en Allemagne, et dans toute l'Europe.

Et puis, les étrangers ont été contents de connaître un Paris populaire alors que la plupart des films ne leur avait montré qu'un Paris de fête et de luxe...

... Evidemment, la technique actuelle n'est pas parfaite et cela nous gêne quelquefois. Mais, justement comme l'enregistrement du son est plus difficile en plein air, on a voulu à tout prix tourner des extérieurs, c'est une bonne réaction contre l'atmosphère étouffante des premiers talkies que l'on tournait entièrement au studio, mais il ne faut pas se laisser hypnotiser par la distinction du décor « naturel » et du décor « artificiel ». D'autant plus qu'à la projection cette distinction est presque toujours impossible.

Ainsi : mes plus beaux « toits de Paris » sont des toits véritables et c'est ceux-là que l'on a crus en carton.

Pour terminer René Clair nous dit quelques mots du Million qu'il est en train de tourner :

— L'espère avoir trouvé une formule nouvelle d'opérette cinématographique ; jusqu'à présent on s'est plutôt contenté de filmer des opérettes sans trop chercher à les adapter à l'écran.

Une des grandes difficultés, dans ce genre, c'est la transition entre la parole et le chant. »

Paul BACHELLION.

LA FIN DU CINÉMA AMÉRICAIN

Je ne vois pas pourquoi l'on passerait sous silence ce fait vraiment incontestable : il n'y a jamais eu de cinéma français.

La France a encore, Dieu merci, de quoi se prévaloir et être fière. Ses musées, sa littérature, sa peinture. Alors, à quoi bon s'obstiner à nier une vérité que chacun connaît, y compris ceux qui font mine de ne point y croire, ceux qui parlent à tort et à travers, avec une emphase bien jouée, aux banquets corporatifs ou officiels de notre « splendide production » ?

Le cinéma a été inventé par un Français.

Mais il a été adopté, façonné, créé — poétiquement et artistiquement — par l'Amérique.

Il y a un style cinématographique, un seul. C'est le style américain.

Il y a aussi, déjà, une légende cinématographique. La légende d'Hollywood.

Il y a, ou il y a eu, quelques poètes cinématographiques.

Chaplin, Griffith, Douglas, Keaton, Stroheim.

Et tout le reste, vraiment, n'a été que de la littérature, ou du théâtre, ou de la peinture, ou de la fumisterie.

Voilà ce qu'il faut avoir le courage d'affirmer à l'heure où disparaissent les derniers films américains muets, où disparaît toute une époque que dominèrent les yeux des « flappers », les cravates voyantes et optimistes des jeunes premiers et les piteries quelque peu bouleversantes des « gagmen » d'Hollywood.

**

Edgar Poë était un romantique européen égaré en Amérique.

La poésie américaine naît avec Walt Whitman, avec Thoreau. Poésie de la lumière, de la matière, du « plein-air » enivrant. Poésie, aussi, de l'effort industriel, du progrès, de la machine. Poésie jeune, essentiellement jeune, naïve et jeune, alors même que la poésie européenne s'incarne en Rimbaud, en Lautréamont, puis, avec Joyce et Apollinaire, l'un intellectuel, l'autre lyrique, semble atteindre à une sorte de *nec plus ultra*. Poésie américaine qui baragouine, dit des bêtises, enfonce des portes ouvertes, pontifie souvent, comique et puérilement, mais, néanmoins, prolonge la grande tradition du chant joyeux et pathétique de l'homme sain.

Naissance d'une civilisation.

Vers 1910, tout cela devient cinéma, se change en images. L'Amérique, dit-on, n'a pas encore eu de grands poètes. Voyez les opérateurs américains. Leur sens de la nature, de la matière. Ce désir de saisir le monde par ce qu'il a de plus beau, de plus émouvant et de l'enfermer tout entier, avec tous ses mystères, dans une camera, dans le carré de toile de l'écran. Voyez les gros plans. Ces visages d'hommes et de femmes qui grandissent soudain, bravent le monde. Voyez ces retouches apportées par les « sculpteurs de lumière » au monde extérieur, leurs ciseaux qui taillent dans la création, diminuent tout ce qui n'est pas absolument la Vie et la Force.

Voyez aussi les acteurs. Je sais : Jannings fait mieux. Mais Jannings n'est qu'un monsieur malin, un monsieur qui connaît son métier. Les acteurs américains eux, sont de grands enfants qui sont tellement vivants qu'ils atteignent tout de suite au « type », sans le moindre chiqué, sans nul effort.

Voyez aussi les sujets, cette poésie du moment présent (nul souci de passé ou d'avenir) qui les traverse tous, les vide de toute intellectualité, les bourre par contre de situations angoissantes ou dramatiques où les revolvers ne demandent qu'à parler, les mains qu'à supplier ou à étreindre. Je sais encore : on a fait mieux, beaucoup mieux, psychologiquement, chez nous. Mais il s'agit bien de psychologie ! Vous souvenez-vous de certaines promenades à Coney-Island, le soir, quand les feux à éclipses, les feux tournants, rapides, fous du plus grand parc d'attractions du monde, faisaient naître cent images à la minute, mettaient en fuite les pensées, gonflaient les cœurs d'un désir inouï ? Coney-Island de la Foule, du Rêve immolé, de Solitude, image la plus fidèle de cette Amérique vertigineuse qui, en buvant du coca-cola, croit boire, à force d'enthousiasme, des larmes ou du sang.... Vous souvenez-vous de certaines scènes, de bribes de scènes, dans mille films, où le mystère de la vie passait, sans que les personnages eussent le moins du monde justifié ce passage ? De certains regards, de certains gestes ? Vous souvenez-vous de certaines femmes ?

Vie, toujours de la vie, rien que de la vie.

Vie lourde, vie dense, vie chaude comme un œuf à peine pondu. Vie capiteuse, toute barbouillée de sperme et de sang plus doux que du miel. Vie bête, tout bonnement bête, mais pleine de surprises, de joies et de malheurs, pleine, qu'on le veuille ou non, de métaphysique. Vie qui ne demande à personne la permission de s'asseoir ou de marcher, qui fait ce qu'elle veut, toujours, et qui est belle, malgré toute sa cruauté, comme une gamine de dix-sept ans qui danse nue dans son jardin.

Le cinéma américain fut une école de vie.

Et, comme il n'est pas de vie sans lyrisme, il fut une école lyrique.

Il apporta le concret à ceux que l'abstrait torturait, il nous apporta, après une guerre qui fut la fin de toutes nos vieilles bondieuseries intellectuelles et chinoiserie morales, le mot de passe de la vie.

L'Europe d'aujourd'hui peut-elle se passer de cette force vitale, de cette fraîcheur que le cinéma américain provoquait ?

Il faut le croire...

Mais nous en doutons un peu.

Sans doute fera-t-on en France de bons parlants, d'excellents parlants, mais ce sera encore, ce sera toujours du théâtre.

Ou de la littérature.

Le cinéma meurt, avec les films silencieux américains. Personne ne viendra plus, devant ces films simples et ingénus qui sortaient des studios hollywoodiens, faire provision d'enthousiasme.

Une époque meurt.

Un style meurt.

L'Amérique elle-même devient sérieuse, remplace par la psychologie les paroxysmes de l'âme et de la chair.

Le cinéma américain emporte notre jeunesse, nos aventures et nos rêves. Il emporte les plus beaux de notre vie, ces jours où nous ne réfléchissons pas, ne cherchions pas la petite bête, mais, fervents, apprenions à vivre en chantant et en dansant.

Michel GORELOFF.

Notre Livre d'Or 1931 a obtenu dès sa parution au début de janvier un succès dont nous sommes fiers. Les félicitations verbales et écrites ne nous ont pas manqué et nous remercions tout particulièrement les maisons de production, d'édition et de matériel qui nous ont apporté leur précieux concours grâce auquel nous avons pu donner à notre Livre d'Or la présentation luxueuse qui l'a fait tant apprécier des professionnels et du public.

L'étranger, qui ignore trop souvent les efforts méritoires accomplis par la presse cinématographique française a manifesté sa sympathie à *Cinéma* sous la forme tangible de nombreuses demandes d'abonnement dont une vingtaine seulement pour les divers pays de l'Amérique Nord et Sud.

Nous ne pouvons qu'exprimer à tous notre reconnaissance en affirmant une fois de plus notre plus entier dévouement à la cause du cinéma et particulièrement du cinéma français.

N.D.L.D.

Nos Vedettes

HELENA MANSON

Le théâtre qui ne favorisait pas toujours le film muet a fourni au film parlant ses meilleurs interprètes. La voix y est essentielle tout autant que la mimique. Et l'habitude de la scène crée une aisance qui s'incorpore naturellement à la vie de l'écran.



HÉLÈNE MANSON.

Hélène Manson qui vient d'interpréter des rôles de premier plan dans *Le Mystère de la Villa Rose*, *Monsieur le Duc* et *Le Réquisitoire*, a fait au théâtre une brillante carrière. On la vit, en effet, quatre ans chez Pitoëff, deux ans chez Jouvet, un an chez Baty et à l'Œuvre. Elle y interpréta les pièces de Lenormand, Bourdet, Chesterton, Bernard Shaw, Jules Romains, Georges Duhamel, Georges Ancey. Actuellement, elle joue le principal rôle du *Chant du Berceau* au studio des Champs-Élysées.

Très diverse d'expression, Hélène Manson avait déjà, au temps du film muet, tourné avec Tourjansky, Jean Choux, et obtenu des succès enviables. Mais le film parlant lui permit de donner toute sa mesure. On n'a pas oublié son impressionnante création du *Mystère de la Villa Rose* qui la classa du coup parmi nos plus originales et intelligentes vedettes cinématographiques.

Nous ajouterons qu'Hélène Manson est une polyglotte distinguée et qu'elle parle aussi couramment l'anglais et l'allemand que le français, ce qui constitue aujourd'hui un sérieux avantage.

R. T.



MARIE BELL et JEAN MURAT

dans *La Folle Aventure*, réalisation de

Carl Frœlich, version française de

A.-P. Antoine, avec Marie GLORY,

Jim GERALD, Silvio de PEDRELLI,

qui vient d'être présenté avec le

plus grand succès par les Films

P.-J. de Venloo.

NÈGRES

L'autre jour, j'ai rencontré le Français Moyen. Il était élégant, mince et vif encore malgré ses cheveux gris, car l'aspect du Français Moyen s'améliore aujourd'hui et s'américanise. Le bourgeois d'ancien modèle a disparu et ne se rencontre plus à l'état libre que dans de lointaines provinces, le long des lignes d'intérêt local. Signe particulier : celui que je rencontrai portait encore une petite moustache, heureusement presque blanche, ce qui le distinguait du « villain » américain vulgaire. A la sortie, je vis son chapeau, un feutre gris du meilleur faiseur.

Cela se passait, évidemment, au cinéma.

L'homme était assis devant moi et durant toute la projection des images et des chants, émit à haute et intelligible voix une sorte de commentaire perpétuel à l'intention de sa voisine. Le ton monotone et autoritaire du commentateur me laissa conclure que la voisine était sa femme. Ce qui, après tout, n'a aucune importance.

Sur l'écran, la lumière nouait et dénouait les images rythmées d'*Hallelujah*, version, hélas ! française. Trop souvent, les gestes et le rythme plastique ne répondaient plus à des paroles, mais à une sorte de flonflons de fête foraine. Le film en souffrait... (Mais voici que j'excuse le Français Moyen !) Et, de nouveau, chants et cris s'accrochaient aux images, qui vivaient de leur vie exaspérée. Mon bonhomme était venu aux *Miracles* voir le film dont on parle. Il y avait apporté la part de satiété et de dégoût que le spectateur traîne aujourd'hui de salle en salle et l'incorrigible curiosité qui fait de lui, chaque semaine, la proie d'un mirage sans cesse renaissant.

S'il avait su voir, le Français Moyen en aurait eu pour son argent, devant le plus grand des films exotiques jamais réalisés.

Il accueillit le début, les sous-titres explicatifs collés comme des pansements sur la bande amputée de ses paroles, le documentaire sur le coton, avec un brin d'ennui et d'impatience, et sa main tapotait le bras de son fauteuil. Le bateau du Mississippi, touchant ami des défuntes productions muettes, le dérida. A ce moment, on se rappelle que M. Vidor lâche ses personnages dans un bar où l'objectif impassible enregistre leurs calculs, leurs amours et leur bagarre. Premier écueil sérieux : ce gros homme en chapeau melon, le cigare aux lèvres. Comment un nègre peut-il se déguiser en souteneur ? Le Français Moyen ricana, pour se complaire ensuite dans l'admiration silencieuse de Nina Mae Mac Kinney dansant. La suite et la prédication du prophète, l'irritèrent. Car la candeur d'un metteur en scène et d'une interprétation ne touchent pas notre homme. En trouve-t-on dans Scribe et dans Feydau ?

Commencèrent les hymnes, les chants, les danses sacrées des grosses dames en chapeaux à plumes et des messieurs noirs, survint l'effrayant baptême des néophytes dans le Jourdain noir. La figuration tout entière

délirait et, libérée du metteur en scène et de l'artifice, poussait jusqu'à la crise nerveuse l'imitation de la vie. Et, durant des centaines de mètres de celluloid, les nègres chantèrent, sautèrent sans reprendre haleine. Des corps raidis jonchaient le sol. Mon voisin le commentateur, incapable de couvrir de sa voix le vacarme déchaîné par l'écran, criait :

« Idiot ! Idiot ! C'est idiot ».

Des sifflets l'approuvèrent.

Puis, lorsque, le traître mort, la lumière fut revenue, le Français Moyen se leva, se couvrit et claironna dans la salle apaisée, en articulant comme devant un microphone :

« C'est-com-plè-te-ment-i-diot ! »

Français Moyen, mon ami, tu es un fils de Descartes, un être raisonnable, raisonnant et raisonneur, fier de ta raison, si fier même que tu te prends pour mesure du monde. Tu te défies de tes sens et crois aveuglément aux journaux et aux livres. Dès que la réalité ou que les images s'évadent de la convention, tu protestes, au nom de la règle du jeu.

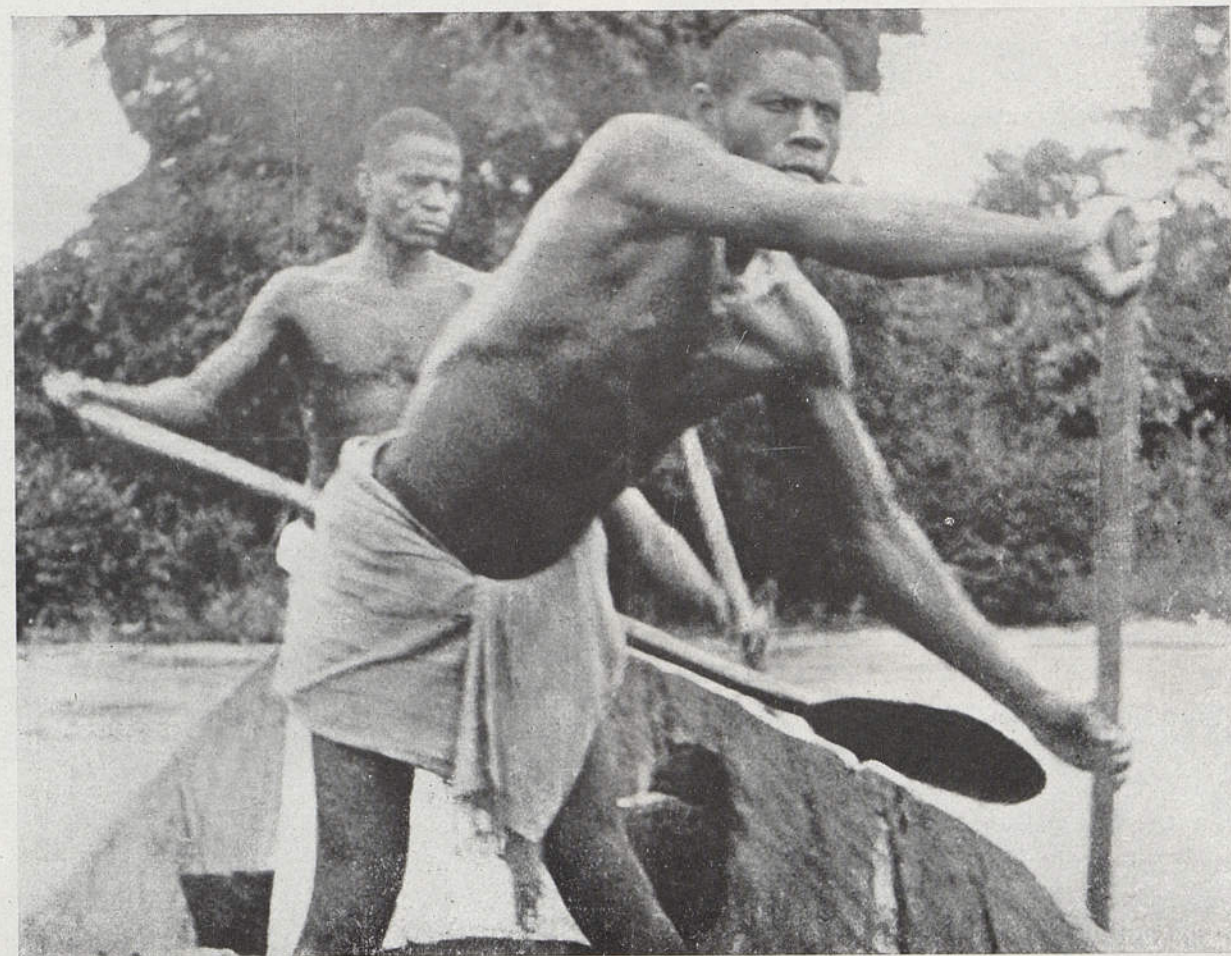
Pour une fois, on te présente de vrais nègres... Oui, je sais, les vrais nègres tu crois les avoir vus dans des films africains, et leurs danses à l'eau de rose t'ont fait rire. Laisse-moi te dire que tu n'as jamais vu celles qui puent le beurre de *Karité*, les vraies danses nègres, ces secousses des pieds, des hanches ou des épaules qui durent des heures dans le tumulte de l'orchestre. Les nerfs s'épuisent, la sueur coule, les souffles se précipitent et, brusquement, un homme tombe, les yeux révulsés, hurlant et se démenant en mesure. On l'immobilise, on l'emporte, on l'asperge d'eau fraîche. Peu à peu, il se calme, et, les yeux hagards, se redresse, le souffle rauque. On veut le retenir. Il écarte les autres, entre dans le cercle au milieu de l'orchestre et, de nouveau, oscille le buste en cadence. Et quelle gravité religieuse dans sa danse, qui semble imposée par un Dieu féroce. Sans rire, mais émus, vibrants, les assistants lui touchent la main. Un autre tombe, puis une femme, qui hurle...

Au fait, où cela se passe-t-il ? Où vous voudrez, en Afrique ou aux Etats-Unis, sur les bords du Niger ou du Mississippi, le nègre est le même. Il suffit même d'une goutte de sang noir chez le plus blanc des hommes pour le rattacher implacablement à sa race vraie, celle qui danse.

Hallelujah, film de mulâtres américains, est le premier documentaire psychologique vraiment africain.

Seulement, vois-tu, Français Moyen, Racine, Voltaire et quelques autres, que nous aimons beaucoup, se sont intéressés à un caractère moyen de Français bien élevé. Ils n'ont pas même soupçonné que le nègre existe, ni le chinois, ni le berbère (pourant si proche d'eux). Toi non plus. Tu as fait ce que tu appelles tes « humanités », mais tu ne sais pas la géographie. L'humanité te reste étrangère.

Pierre ICHAC.



Ce vigoureux tableau est extrait du remarquable documentaire *Le Réveil d'une Race* que Alfred CHAUMEL a rapporté du Cameroun où il a pu filmer des scènes très dramatiques se rapportant à la maladie du sommeil. Ce film édité par G.F.F.A. sort en exclusivité au Caméo.

TROIS NOUVELLES SALLES INAUGUREES A PARIS

Dans notre dernier numéro nous avons rendu compte de l'inauguration de deux salles aussi confortables qu'élégantes, l'Ermitage-Pathé aux Champs-Élysées et Les Miracles dans l'Hôtel de l'*Intransigeant*.

Voici trois nouvelles salles qui viennent enrichir la liste déjà somptueuse des cinémas parisiens : le Victor-Hugo-Pathé, le Cinéma des Champs-Élysées et l'Elysée-Gaumont.

Le Victor-Hugo-Pathé

Le Victor-Hugo-Pathé est situé à l'angle de la rue Saint-Didier et de la rue des Belles-Feuilles. Cet établissement construit par les architectes MM. Charavel et Mélenès, est à demi enterré dans le sol. Il mesure 480 mètres carrés et compte 809 places.

Les architectes ont voulu simplifier le plus possible les lignes architecturales de cette salle. Les murs ne sont pas surchargés de motifs décoratifs; c'est l'harmonie des lignes qui constitue presque uniquement l'élément décoratif de cet établissement.

Les lumières ont été disposées de façon à attirer l'attention du spectateur vers l'écran.

L'excellent film produit par Braunberger-Richebé, *L'Homme qui assassina*, fit les honneurs de l'ouverture.

Le Cinéma des Champs-Élysées

Le Cinéma des Champs-Élysées créé par *Le Petit Parisien* et *Excelsior*, dans leur immeuble du 118 de l'avenue des Champs-Élysées, ne comprend qu'un parterre bordé, d'un côté, par une galerie.

Cette salle, élégante, de lignes simples, presque classiques, compte environ 450 places.

Elle est équipée avec un nouvel appareil, le Philipsonor, construit par la Société Philips et dont nous avons pu apprécier les réelles qualités.

Nous parlons plus longuement d'autre part de cette brillante installation qui fait honneur à la maison Philips.

L'Elysée-Gaumont

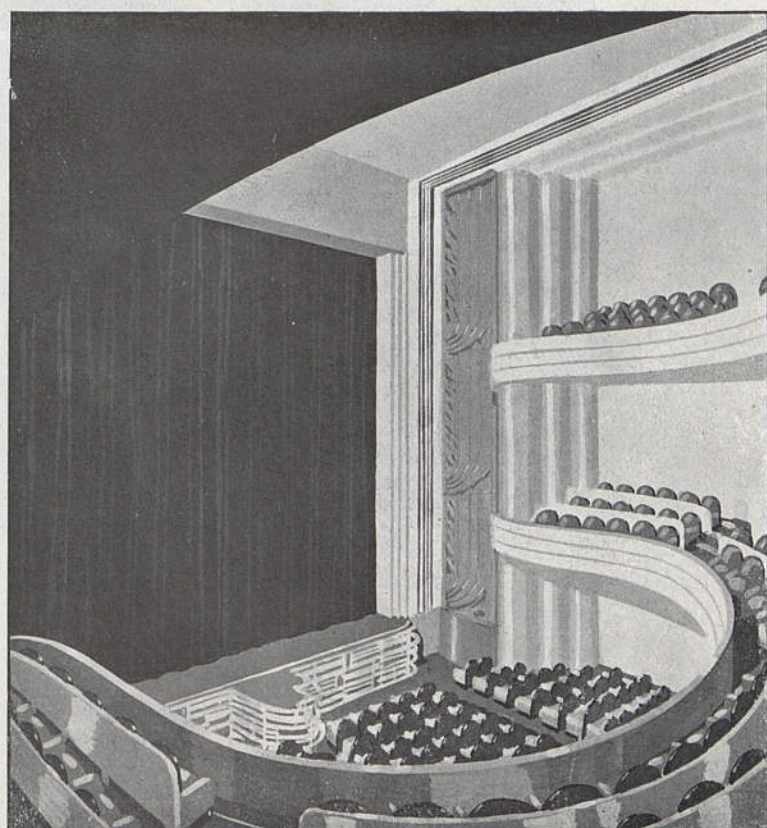
Le circuit de la G.F.F.A. comptera bientôt aux Champs-Élysées une salle de plus, l'Elysée-Gaumont, qui ouvrira ses portes le 27 février.

De petites dimensions puisqu'elle ne comportera que 650 places, elle sera décorée et aménagée selon les formules les plus modernes, avec les tout derniers perfectionnements du confort par les ateliers d'art des Galeries Lafayette, sous la haute direction de MM. Dufrene et R. Nicolas.

La tonalité générale sera beige et chamois, les sièges de palissandre avec applications d'acier chromé, seront

recouverts de velours orange. Aucun éclairage direct, les chemins lumineux qui, partant du sol, courent le long de la corniche et le grand lustre du centre de la salle n'éclaireront que par réflexion, créant ainsi une atmosphère d'intimité.

De chaque côté de la scène, les orgues seront dissimulées par de hauts panneaux décoratifs figurant des palmiers imbriqués dont les motifs permettront la sortie des ondes. L'orchestre pourra, le cas échéant, recevoir un plancher mobile qui permettrait d'ajouter



L'intérieur de la nouvelle salle Elysée-Gaumont qui sera inaugurée le 27 février.

des fauteuils. Seul, en ce cas, subsisterait le siège de l'organiste.

Un ingénieux système de ventilation a été prévu qui, par appel d'air au plafond et sous chaque fauteuil, entraîne l'air vicié de la salle.

La salle comportera deux entrées, dont la principale rue Quentin-Bauchard. La façade, en ciment teinté, supportera une marquise lumineuse. Comme pour l'intérieur, les tonalités dominantes seront beige et chamois, et l'éclairage indirect.

Le programme d'inauguration comportera la belle réalisation de Julien Duvivier, *David Golder*, qui obtint un si grand succès lors de sa présentation devant la presse corporative au Théâtre Pigalle.



AVEC LA DELICIEUSE

Jeanette Mac Donald

et Jack BUCHANAN



PARAMOUNT PRESENTE

MONTÉ-CARLO

d'Ernst LUBITSCH



Une production qui s'impose

Le Chemin du Paradis a créé un genre, l'opérette filmée parlante et chantante. Ce merveilleux film dont plusieurs mois d'exclusivité sur les boulevards n'ont pas épuisé le succès consti-



LILIAN HARVEY dans *Le Chemin du Paradis*.

tue aussi un véritable exemple qui sera peut être atteint mais bien difficilement dépassé.

En réalisant *Le Chemin du Paradis*, l'Ufa s'est imposée comme l'une des plus grandes firmes de la production mondiale et le public français n'est pas le moins empressé à le reconnaître.

Mais voici que l'Alliance Cinématographique Européenne qui, on le sait, a la mission de distribuer en France les films de l'Ufa, vient de présenter avec un succès dépassant encore celui du *Chemin du Paradis*, un autre chef-d'œuvre dans le domaine de la comédie musicale filmée, *Flagrant Délit*. Notre collaborateur Pierre Heuzé rendra compte, dans sa rubrique des « Films Présentés », de ce charmant film qui sort en exclusivité à l'Olympia. Nous n'y revenons ici que pour noter la continuité d'action de l'Ufa, corollaire de la continuité du succès.

A quoi tient cette nouvelle réussite ? La production de *Flagrant Délit* comme celle du *Chemin du Paradis* est dominée



HENRY GARAT et BLANCHE MONTEL dans *Flagrant Délit*.

par l'esprit et la volonté d'un homme dont chaque conception apporte au cinéma une sensation nouvelle. J'ai nommé Erich Pommer. Sa part dans le travail est prépondérante car il sait d'abord s'entourer des collaborateurs, techniciens et artistes les plus propres à réaliser l'œuvre qu'il a décidé d'entreprendre. Et Pommer ne laisse rien au hasard. C'est ainsi que *Flagrant Délit* a reçu, pour chaque branche la collaboration des spécialistes les plus éprouvés, pour la mise en scène Hans Schwarz avec la collaboration de Georges Tréville, pour le scénario Louis Verneuil et Robert Liebmann, pour la décoration, Kettelhut; pour la prise de vues, G. Rittan; pour la musique, F. Hollaender; pour les couplets français, Jean Boyer. Et les principaux interprètes ont nom Blanche Montel, Henry Garat, Baron fils, R. Roberts.

La composition des cadres assure la perfection de l'entreprise et voilà comment on peut faire des films minutieusement au point, où rien n'est trop long ni trop court, où tout est en place et rien n'est déplacé.

Il faut convenir que la production de l'Ufa si intelligemment sélectionnée et présentée par l'A.C.E. est, cette saison, parti-



Une scène de *Ce que princesse veut* avec LILIAN HARVEY.

culièrement heureuse. Mais elle ne fait que commencer puisqu'on nous annonce un troisième film — une troisième merveille : *Ce que Princesse veut*. La mise en scène est de Hans Schwarz, le brillant réalisateur de *Flagrant Délit*, avec la collaboration de Max de Vaucorbeil, déjà superviseur du *Chemin du Paradis*. Parmi les vedettes nous retrouverons là l'exquise Lilian Harvey et l'excellent Henry Garat, secondés de Marcel Vibert et de Bill-Bocket.

Ce que Princesse veut, qui sera présenté fin février, est une production Pfeiffer de l'Ufa.

Annonçons pour terminer qu'Henri Chomette vient d'être engagé par l'Ufa pour superviser la version française d'un grand drame policier dont le titre provisoire est *Autour d'une enquête* et qui sera réalisé incessamment à Neubabelsberg. C'est Robert Siodmak qui sera le metteur en scène de ce film, dont le scénario, dû à Robert Liebmann, est tiré d'une pièce célèbre de Alsberg et Hesse.

On voit que le programme de l'Alliance cinématographique européenne promet d'être, en 1931 comme en 1930, des plus brillants.

Paul LERINS.



Trois scènes de *Un soir au front* la nouvelle production d'Adolphe Osso, réalisée par Alexandre Ryder d'après la célèbre pièce de Henry Kistemaekers.

Au milieu : Jean DEBUCOURT.



EN SUIVANT LA PRODUCTION

CHEZ PATHE-NATAN

Le Rêve. — Un des studios Pathé-Natan de Joinville est tout de neige emplie. La neige recouvre un faubourg entier et coiffe d'un blanc bonnet les saints qui décorent le portail de la cathédrale. Et la neige — une neige qui n'est peut-être que de l'ouate, eût ajouté Rostand — tombe sur les gens et les choses... négligemment jetée par des machinistes qui, à quelques dizaines de mètres au-dessus du décor, secouent de petits sachets.

L'illusion est telle que, malgré la chaleur étouffante du studio, le metteur en scène, Jacques de Baroncelli, et les interprètes du film, ont l'impression d'avoir froid.

Sous le porche de l'église, une enfant est couchée et pleure, de faim, de froid et de crainte, abandonnée là par une mère indigne. Une femme qui passe la remarque soudain et l'emporte, n'écoulant que la voix du devoir.

Les nombreux lecteurs du *Rêve* savent que ce sera là une des scènes initiales du film que Jacques de Baroncelli porte à l'écran d'après l'œuvre d'Emile Zola.

L'enfant recueillie grandira sous le nom d'Angélique. Fine, sensible, intelligente et dévouée, elle atteindra l'adolescence. Et l'amour naîtra dans son cœur.

Un amour impossible...

Partir. — Maurice Tourneur et ses collaborateurs de *Partir* ont commencé la réalisation de ce film tiré de l'œuvre de Roland Dorgelès, et à la préparation duquel ils travaillaient depuis longtemps.

Le 10 janvier, Maurice Tourneur, son état-major et sa troupe se sont embarqués à Marseille à destination des ports orientaux qu'a si magnifiquement décrits Dorgelès.

Fra Diavolo. — Au studio Pathé-Natan de Joinville on pouvait voir tout récemment une montagne. On ne peut qualifier autrement les entassements rocheux, troués de grottes, couverts de lichens et de mousses qui hérissaient leurs pics dentelés sous le ciel des verrières.

Ces décors impressionnants ont servi pour *Fra Diavolo* dont Mario Bonnard poursuit heureusement la réalisation.

Le Poignard Malais. — Choses vues. Nous sommes chez Pathé-Natan, au studio de Joinville. On vient de terminer une prise de vues du *Poignard malais*, le film de Roger Goupillière qui obtient un grand succès sur les boulevards.

Le fameux poignard est posé sur une table, on se penche sur sa terrible lame triangulaire. On cherche sur l'acier une tache de sang.

Mais tout le monde ne possède point une imagination frémisante. Un électricien saisit « l'instrument du crime », s'en sert pour étendre du beurre sur sa grosse tartine, essuie la lame contre la manche de sa cote bleue et repose, placidement, l'arme sur la table.

On s'étonne. L'électricien répond : « Oh ! vous savez ! moi, je n'ai plus peur de rien maintenant. J'ai déjà éclairé avec mon sunlight onze crimes, neuf suicides et deux exécutions capitales ! »

Dactylo. — Le film que Triele vient de tourner à Berlin pour Pathé-Natan est une délicieuse comédie musicale où l'on voit un patron irrésistiblement attiré par le charme de sa dactylo. Après une série d'escarmouches amusantes où ils essaient vainement de se prouver leur mutuelle indifférence, ils finissent par s'apercevoir qu'ils sont faits l'un pour l'autre et tout s'achève à la satisfaction générale. Le rôle du patron est confié à Jean Murat, celui de la gentille dactylo à Marie Glory. Enfin, Armand Bernard figure le portier Jules plein d'une amusante fantaisie.

CHEZ G.F.F.A.

L'Anglais tel qu'on le parle. — Robert Boudriez a complètement terminé *L'Anglais tel qu'on le parle*, interprété par une troupe comique de premier ordre : Tramel, Hamilton, Dann et Courtois, Alban Derroja, de l'Opéra-Comique, et Ashton, sans oublier les charmantes interprètes féminines : Misses Wera Engels, Betty Winter, Bell Barrie, Mmes June Richards et Maryanne.

L'une des dernières scènes a été tournée dans le décor du hall de l'hôtel où se noue et se dénoue presque toute l'intrigue burlesque, le jovial, ahuri et touchant Tramel, à bout de patience, invectivant Julien qui lui parle anglais ! Mais, à un juron b'en parisien sorti de la bouche du jeune Cicandel, le visage irrité de Tramel se transforme : un attendrissement, une émotion d'un comique intense font venir des larmes dans ses yeux : il a trouvé un Français ! Et voici que les deux hommes s'envoient de familières et affectueuses bourrades. Le faux interprète commence à entrevoir sa délivrance.

Deux fois vingt ans. — Une des scènes les plus curieuses de *Deux fois vingt ans* réalisé par Tavano pour Gaumont-Franco-Film-Aubert, sera celle tournée dans l'atelier du peintre landais Sourgen, reconstitué au studio de la rue de la Villette. L'artiste vint d'Hossegor pour cette scène et apporta la plupart de ses toiles qui figureront donc dans le film. On y verra aussi l'aspect extérieur de la maison du peintre ornée de sa devise : « Rêver - Peindre - Chasser ».

Comme M. Sourgen tournait pour la première fois, Mme Germaine Rouer, la vedette du film conseilla : « A ces trois verbes, vous pourrez désormais ajouter : Faire du cinéma ».

AUX FILMS OSSO

Un soir au front. — La préparation d'un film présente toujours un côté assez imprévu. Ainsi, récemment, Alexandre Ryder récapitulait avec Jaquelux les accessoires indispensables à une prise de vues et l'on pouvait entendre ceci : 25 tonnes de neige, 10 chevaux morts, 30 cadavres ordinaires (existerait-il des cadavres extraordinaires ?), 100 kilos de dynamite, 2.000 kilos de fil de fer barbelés et trois boîtes de grenades.

Il est évident qu'avec ces quelques accessoires, Alexandre Ryder a pu composer un tableau assez saisissant.

L'Aiglon. — Comme dans Shakespeare, les arbres marchent, mais ils ont fait quelques progrès et c'est en camions automobiles qu'ils se déplacent.

Dans le grand studio de Billancourt, un parc de rêve a surgi du plancher. Près de ces ruines charmantes, Pimenoff met en place une pierre énorme, deux fois grosse comme lui. Plus loin, Toporkoff cherche l'emplacement des appareils, tandis que Maurice Orienter vient s'assurer si tout sera prêt pour que le lendemain Tourjansky puisse tourner la scène du bal, une des plus importantes et des plus belles de *L'Aiglon*.

La Comédie du Bonheur. — M. Marcel L'Herbier, le talentueux réalisateur du deuxième film Osso, *Le Mystère de la Chambre Jaune*, qui a été présenté le 21 janvier, au Moulin-Rouge, met les dernières touches au découpage de *La Comédie du Bonheur*, qui vient de terminer Marie Murillo, d'après la célèbre pièce de Nicolas Evreinoff et Fernand Nozières.

Pour ce film, une distribution formidable est prévue et sera annoncée très prochainement.

Ma Cousine de Varsovie. — M. Carmine Gallone, le célèbre metteur en scène vient d'entreprendre, à Berlin,

Ma Cousine de Varsovie, d'après la pièce de Louis Verneuil, pour les Films Osso.

Méphisto. — Au studio Gaumont, *Méphisto* a commencé ses exploits. Déjà il est le personnage énigmatique et mystérieux que l'on soupçonne partout et que personne n'a encore vu. Nous dirons bientôt quels sont les artistes qui interprètent ce grand ciné-roman d'Arthur Bernède, dont les péripéties multiples nous entraîneront dans les milieux les plus divers et les plus inattendus.

CHEZ BRAUNBERGER-RICHEBE

Le Blanc et le Noir. — Marc Allegret, directeur artistique, assisté de Claude Heyman, travaille activement au montage de *Le Blanc et le Noir*, de Sacha Guitry, mise en scène de Robert Florey. Tous les sacrifices ont été consentis pour faire de ce film une production dont la qualité soit incomparable : interprétation hors pair avec Raimu dans le rôle de Marcel Desnoyers ; Alerme, dans celui de Georges Samoy ; Baron fils dans celui de M. Massicaut ; Charles Lamy dans celui du Docteur ; Pauley dans celui de M. Timinon ; L. Kerly dans celui de Arthur ; Fernandel, le Groom ; Suzanne Dantes dans le rôle de Marguerite Desnoyers ; Irène Welis dans Peggy Samoy ; Charlotte Clasis dans Mme Massicaut ; Pauline Carton dans Marie ; Monette Dinay dans Joséphine et les Jackson Girls dans leur numéro. Enregistrement Western Electric aux Studios Braunberger-Richebé.

L'Enfermement de Séville. — *L'Enfermement de Séville*, réalisé par Perojo avec Gina Manès, Ginette Maddie, Hélène Nallier, Georges Pechiet, de Bagratide, Jean Toulout, Georges Charlia est maintenant terminé.

A PARAMOUNT DE JOINVILLE

Le Réquisitoire. — Nous sommes au greffe d'une prison yankee. Sur un banc, sévères, les gardiennes en chemisette sombre et col rabattu. Une jeune femme entre, poussée par un policeman brutal. Ces grands yeux pleins de larmes... cette dignité fière... cette attitude altière et douloureuse... mais c'est Marcelle Chantal !

Oui, Marcelle Chantal... qui, dans *Le Réquisitoire*, joue un de ces rôles qu'elle affectionne particulièrement, où son intensité dramatique peut se donner libre cours.

Le Réquisitoire est interprété par Marcelle Chantal, Fernand Fabre, Elmiro Vautier, Helena Manson, Rachel Launay, Pierre Labry, Raymond Leboursier et Gaston Jacquet.

Marions-nous. — La rançon du succès... Un jeune compositeur de musique connaît une gloire folle. Ses mélodies s'arrachent. Son nom est sur toutes les lèvres... Il reçoit chaque jour cent missives passionnées...

Mais la situation devient plus grave lorsque, franchissant toutes barrières, écartant tous obstacles, des admiratrices éperdues du « Maître » font irruption dans son salon, boxent le valet de chambre et apportent à l'« Elu », l'hommage de leur admiration et des monceaux de musique à signer...

Ce martyr de l'autographe, c'est Robert Burnier, dans le nouveau film *Marions-nous*, qu'aux studios de Joinville réalise actuellement Louis Mercanton pour Paramount, et dont Alice Cocéa, Fernand Gravey, Pierre Etchepare et Marguerite Moreno sont à ses côtés les interprètes.

A mi-chemin du ciel. — La nouvelle production de Paramount, *A mi-chemin du ciel*, où l'audace s'allie à la grâce, nous a valu une révélation, celle de Janine Merrey. L'ingénue exquise du *Sexe Faible* s'est, pour les besoins de la cause, muée en une acrobate hardie ; le trapèze volant, pour elle n'a plus de secrets.

Et sait-on comment Janine Merrey a vaincu le vertige et conquis cette souriante assurance ?

En se laissant glisser, chaque jour, à califourchon sur la rampe de son cinquième étage... au rez-de-chaussée. Ce qui est une façon comme une autre de pratiquer la voltige !

A mi-chemin du ciel est interprété par Enrique Rivero, Janine Merrey, Thomy Bourdelle entourés de Gaston Daurer, J. Marie-Laurent, Jean Mercanton, Pierre Sergeol, Raymond Leboursier et Marguerite Moreno.

LES COMEDIES FILMEES

Pas sur la bouche. — L'opérette célèbre *Pas sur la bouche* est tournée actuellement par les Comédies Filmées, dont M. Hourvitch est l'administrateur délégué, assisté de M. Natanson, à la direction artistique. Nicolas Rimsky, réalisateur de nombreuses comédies humoristiques, a été chargé de la réalisation et son collaborateur sera M. Evreinoff, le distingué auteur de *La Comédie du Bonheur*, dont la sensibilité artistique fera merveille dans la composition de ce film opérette.

André Barde écrira pour le film des dialogues appropriés au rythme cinématographique, tandis que Maurice Yvain complètera la partition d'airs nouveaux. M. Hourvitch a demandé à Jenny Carré de dessiner les costumes et c'est Schldknecht (qui collabora aux plus grands films) qui brossa les décors, Roudakoff, opérateur de René Clair et de Feyder, dirige la prise de vues.

L'interprétation comprend :

Nicolas Rimsky (Thomson), Mireille Perrey (Gilberte), Jane Marny (Huguette), Lucien Gallas (Charley), Madeleine Guitty (Madame Foin), Pierre Moreno (Faradel), Jacques Grétilat (Valandray), Alice Tissot (Mlle Poumaillat).



NORMA SHEARER

la charmante vedette de Metro-Goldwyn-Mayer que nous reverrons prochainement dans *Désirs*.



GABY MORLAY



CHARLES VANEL

Les deux principales vedettes de
 "MAISON DE DANSES" la nouvelle
 production de Pathé-Natan, mise
 en scène de Maurice Tourneur, d'après
 le célèbre roman de Paul Reboux

L'effort heureux d'Etoile Film pour doter nos écrans de saines productions

Le public qui fréquente les cinémas n'a plus la passivité d'autrefois. Il lui arrive aujourd'hui de protester parfois violemment contre l'ineptie des films qu'on lui offre. Et on ne saurait l'en blâmer pourvu que sa protestation ne dégénère pas en chahut ou en émeute comme on le vit récemment sur les boulevards.

Qu'est-ce qu'on peut appeler un « bon film public ». C'est évidemment un film bien réalisé, bien mis en scène et bien joué (il faut ajouter aujourd'hui bien parlé), mais c'est peut-être surtout un film dont le scénario a un intérêt anecdotique évident. Le fond n'a jamais eu tant d'importance que maintenant et c'en est fait des plates niaiserie qu'on décora trop longtemps du nom de films.

Or, il faut rendre justice à certaines maisons d'édition pour l'effort conscient qu'elles ont toujours fait en vue de maintenir le niveau intellectuel, artistique et moral de la production cinématographique.

Si nous examinons par exemple le programme qu'Etoile Film réalisa au cours de l'année qui vient de finir nous trouvons une douzaine de films dont chacun a un intérêt manifeste. A côté de films d'observation comme *Ces Dames au chapeaux verts* et *Mon ami Victor*, réalisés par André Berthomieu d'après les romans de Germaine Acremant et de Georges Dolley, nous voyons des films qui exaltent les plus pures passions humaines incorporées dans la poésie du paysage comme *La Servante*, de Jean Choux, d'autres qui glorifient toutes les traditions d'honneur et de courage de la marine française, comme *Adieu les copains*, de Léo Joannon.

Voici encore un film adapté du *Crime de Sylvestre Bonnard*, le chef-d'œuvre d'Anatole France, réalisé par André Berthomieu; un film d'humour charmant, *Les Héritiers de Dickerpotts*, réalisé par Hans Behrendt; un film dramatique puissant,



Une scène de *Nuri l'Eléphant*.

Convoitise, qui nous évoque les mœurs si pittoresques de la Forêt Noire.

Etoile-Film qui a aussi le souci d'instruire en amusant, a sorti l'année dernière quelques grands documentaires romancés dont le succès auprès du public ne s'est pas encore ralenti. Nous rappellerons *Nuri l'Eléphant*, passionnant comme un roman de Kipling; *A travers les Indes*, merveilleux reportage filmé de A. Kayser; *Gow, le chasseur de têtes*, film extraordinaire que le capitaine Edward Salisburg rapporta des îles du Pacifique Sud, dernier refuge de l'anthropophagie.

Ces quelques titres que nous nous contentons d'énumérer (ils sont tous connus de nos lecteurs) prouvent surabondamment qu'il est possible d'intéresser le public des cinémas tout en lui assurant les productions les plus variées. Etoile-Film qui a su comprendre dès le début la véritable mission de l'éditeur et du producteur mérite notre reconnaissance et la sympathie de tous ceux qui aiment le cinéma pour lui-même — c'est-à-dire pour la satisfaction spirituelle et récréative qu'il nous procure.

On pourrait encore rappeler l'effort accompli par Etoile-Film dans le département si

important actuellement du matériel et en particulier du matériel sonore. L'appareillage Etoile-Film a fait ses preuves et est destiné à rendre les plus grands services à la moyenne exploitation.

Tout cet ensemble — production, édition, matériel — prouve l'activité intelligente et vraiment créatrice de la sympathique marque qui a su en quelques années prendre une place prépondérante dans le cinéma français.

Robert TREVISE.



Une scène de *Gow, le chasseur de têtes*.



Une scène des *Héritiers de Dickerpotts*.

L'appareil Philisonor au Cinéma des Champs-Élysées

On attendait avec curiosité les débuts à Paris du nouvel appareil électro-magnétique le Philisonor. Les initiés savaient que les usines Philips d'Eindhoven venaient de mettre au point un appareil de reproduction sonore dont les résultats étaient de nature à provoquer une certaine sensation dans le monde.

Le sérieux et la notoriété de la célèbre marque ne pouvaient au surplus qu'inspirer confiance.

Pour ses débuts à Paris le Philisonor a été vraiment favorisé puisqu'il a servi à équiper la très élégante salle du *Petit Parisien* et d'*Excelsior*, le Cinéma des Champs-Élysées. On a pu ainsi juger l'appareil en pleine connaissance de cause avec tous les aléas qui accompagnent toujours l'ouverture d'une salle nouvelle. Or, le Philisonor a subi cette épreuve redoutable sans aucune défaillance. La reproduction des sons est parfaite dans tous les registres et dans tous les timbres. Les sons aigus ne sont pas moins purs que les graves et l'homogénéité des ensembles d'orchestre comme celle des voix s'avère impeccable.

Quelques jours plus tard, la société Philips conviait les journalistes et plusieurs personnalités de l'exploitation à une démonstration pratique et théorique de l'appareil dans le même cinéma des Champs-Élysées. L'impression de la séance inaugurale se confirma et on put se rendre compte de très près, dans la cabine, des multiples avantages du Philisonor, grâce aux très intéressantes explications que voulurent bien nous fournir les ingénieurs de la sympathique maison.

L'appareil Philisonor se distingue tant par son étonnante simplicité, grâce à laquelle tout opérateur est à même de s'en servir correctement après un court apprentissage, que par la sûreté du fonctionnement qui a été poussée à l'extrême.

Non seulement cet ensemble a été étudié avec le plus grand soin jusque dans ses moindres détails de construction, mais une attention exceptionnelle a aussi été apportée à toute l'exécution, en raison du fait que ces installations fonctionnent le plus souvent dans des conditions très défavorables.

Les différents organes mécaniques sont fabriqués dans des ateliers spéciaux, avec des matières premières soigneusement sélectionnées.

Aucune installation ne sort de la fabrication sans qu'une longue suite d'essais, faits dans des conditions plus défavorables que les conditions normales de fonctionnement, n'ait prouvé sa perfection absolue.

L'installation Philisonor comprend trois catégories d'appareils :

- 1° Les appareils électro-mécaniques, combinés pour la reproduction synchronisée sur disques et pour la reproduction synchronisée sur pellicule (densité fixe ou variable).
- 2° Les amplificateurs.
- 3° Les haut-parleurs et accessoires divers.

Ces installations peuvent donc reproduire indifféremment les films parlants et sonores enregistrés sur disques et sur pellicule.

Nous n'insisterons pas sur le dispositif à disques qui tend de plus en plus à disparaître, mais qui offre ici toute garantie de reproduction parfaite et nous donnerons quelques détails concernant la partie électro-magnétique et optique de l'appareil lecteur de son sur film.

La partie électrique de l'appareil lecteur de son est constituée par :

- 1° Une petite lampe à incandescence spéciale, à filament rectiligne.
- 2° Une cellule photo-électrique à gaz de dimensions très réduites et l'amplificateur préalable nécessaire.

Fidèle à son principe : « Une prise de courant et c'est tout », Philips a banni de l'équipement Philisonor toutes batteries de piles ou d'accumulateurs; l'installation est entièrement

alimentée par le secteur alternatif, y compris l'amplificateur et la lampe d'excitation de la cellule.

On obtient ainsi une importante simplification dans l'installation, le maniement et l'entretien.

En outre, chaque amplificateur d'entrée peut attaquer soit l'un des deux amplificateurs de puissance, soit les deux à la fois.

Ces différentes combinaisons, qui sont très facilement réalisables au moyen de commutateurs, permettent en cas d'arrêt de l'un quelconque des amplificateurs, de continuer la représentation sans interruption sensible, ce qui a la plus grande importance dans toute exploitation.

Un montage spécial, breveté, de l'amplificateur de cellule photo-électrique permet d'obtenir une reproduction excellente, s'étendant jusqu'aux fréquences élevées.

Le passage de la reproduction sonore par disque à la reproduction par film se fait très simplement au moyen d'un levier de commande et d'un commutateur.

En manœuvrant ce levier, on transmet l'entraînement mécanique soit au tourne-disques, soit au dérouleur du lecteur de son.

Le commutateur établit les liaisons électriques correspondant au procédé de reproduction utilisé.

Le plus grand soin a été apporté aux amplificateurs d'entrée et de puissance qui sont en double et confortablement aménagés avec tous leurs accessoires dans un meuble métallique.

Le Philisonor ne peut manquer d'obtenir le plus grand succès auprès de tous les directeurs qui hésitent encore à équiper leur salle car Philips leur apporte toute garantie de fabrication et de vérification.



Une scène de *Derelict*, le nouveau film de George Bancroft que présentera prochainement Paramount.

La sonorisation des films d'après le procédé Delacommune

(suite)

UTILISATION DES APPAREILS DE SYNCHRONISME SYSTEME DELACOMMUNE

C'est seulement lorsque les vues ont été enregistrées que commence l'action des *sonorisateurs*.

Etude graphique du film.

Le film est placé dans un projecteur auquel est relié un appareil spécial. Cet appareil appelé pupitre d'étude, permet de relever graphiquement sur une bande de papier dont le déroulement est proportionnel à celui du film, toutes les actions du film avec leurs temps, leurs mouvements, leur intensité.

Cette opération s'appelle l'étude graphique du film.

Composition de l'atmosphère sonore.

Cette étude terminée, commence le travail de *composition*. Ce travail est confié :

1° A un compositeur, pour ce qui regarde l'accompagnement musical;

2° A un spécialiste bruiteur, pour ce qui regarde l'accompagnement des bruits;

3° Au metteur en scène et au livrettiste pour ce qui regarde la parole des acteurs.

Mais il est évident que ces spécialistes doivent travailler en un constant esprit de collaboration, les trois éléments sonores — paroles, musique, bruits — devant constituer un tout parfaitement homogène. C'est ainsi que les bruits devront intervenir dans la musique, sans qu'ils puissent créer la moindre discordance. Ils devront être *harmonisés*, dans l'accompagnement musical et seront comme le lien vivant entre l'action cinématique et l'atmosphère musicale.

Pour réaliser ce parfait accord, les trois accompagnements, paroles, musique, bruits, sont notés sur la même bande d'étude où tous les temps de l'action ont été enregistrés au moment de l'étude graphique ci-dessus.

Grâce à une règle de *composition* spéciale, le compositeur détermine immédiatement, et sans avoir à faire de calculs, les temps musicaux correspondant aux divers temps filmés, ceci afin que le rythme de sa composition soit bien identique au rythme du film.

De même, un dispositif spécial permet de « composer » les bruits, avec leurs temps, leur intensité, etc...

Enfin les *paroles* sont inscrites, sur la *bande d'étude* dans les temps où elles doivent être prononcées et qui sont ceux où les lèvres des acteurs remuent sur l'écran.

Un dispositif spécial a d'ailleurs permis, au cours des prises de vues d'enregistrer synchroniquement les paroles prononcées par les acteurs sur une bande spéciale, qui permet ensuite un report absolument exact sur la bande d'étude. Seuls les gros plans d'acteurs parlants seront réalisés par le procédé direct (images et sons enregistrés au même moment).

Enregistrement de l'accompagnement sonore.

Lorsque musique, bruits et paroles ont été « composés » sur la bande d'étude, on procède à l'établissement.

1° Des partitions d'orchestre et d'une bande-guide pour le chef d'orchestre;

2° D'une bande spéciale, percée de trous, qui permettra d'actionner les appareils producteurs de bruits en parfait synchronisme avec le film;

3° Des bandes de paroles qui se dérouleront sous les yeux des « *parleurs* » pendant l'enregistrement sonore.

On procédera à cet enregistrement dans un studio spécial où prendront place :

1° Les « *parleurs* » qui n'auront qu'à prononcer les paroles qui se dérouleront automatiquement sous leurs yeux en face d'un repaire;

2° Musiciens et chanteurs. Une bande se déroulant sous les yeux du chef d'orchestre lui indiquera à chaque instant les mesures à exécuter, et le rythme de l'exécution lui sera donné par des lampes de couleurs s'allumant sous ses yeux, particulièrement dans les cas de danses, marches cadencées, etc...;

3° Les bruits seront produits *automatiquement* au moment voulu au moyen d'un cinébruiteur, commandé par la bande spéciale dont nous avons parlé plus haut, et qui règle également l'intensité de ces bruits pour donner les impressions d'éloignement, de rapprochement, etc...

Avantages de ces procédés.

Ainsi se trouve réalisé, en parfait synchronisme, l'atmosphère sonore du film.

Les avantages de ce procédé sont évidents :

1° Tous les éléments habituels peuvent être utilisés pendant la prise de vues du film, ce qui permet une réalisation cinématographique libre de toute contrainte.

2° Les frais énormes nécessités par la construction et l'utilisation de studios sonores où le transport du matériel d'enregistrement sonore pour les extérieurs deviennent inutiles. Seule une chambre d'enregistrement de faible dimension est nécessaire;

3° Les éléments sonores ne sont plus *imposés* au réalisateur. Ils peuvent donc être réalisés et nuancés suivant la volonté du créateur, en fonction même de l'action et de son intensité. De même, les paroles n'interviennent, dans toute leur netteté, que lorsque le réalisateur le désire, et peuvent au contraire s'estomper dans l'accompagnement musical.

4° Cet accompagnement devient un élément vivant de l'action puisque les procédés de composition absolument précis permettent au musicien de suivre les moindres nuances et mouvements du film.

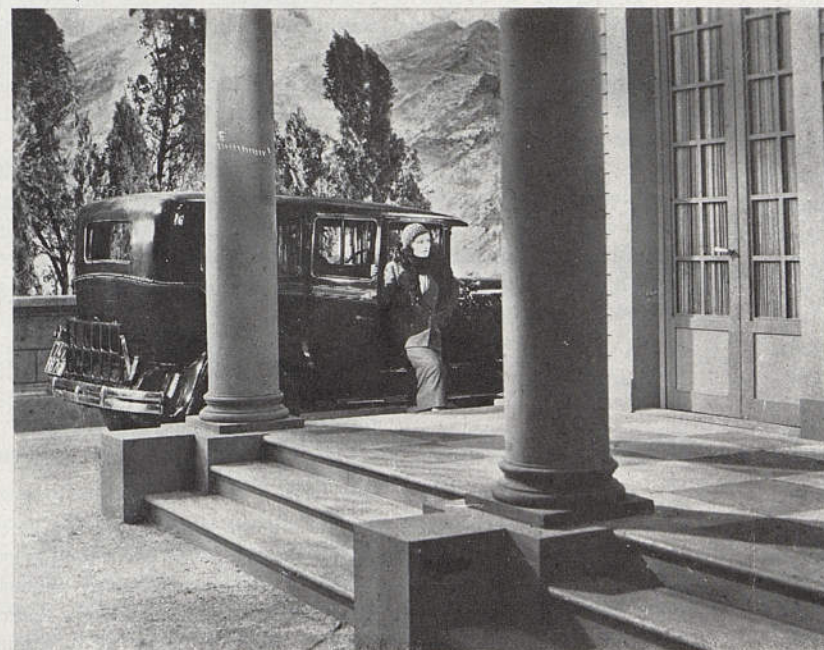
5° L'enregistrement des paroles « *après coup* » permet de réaliser le film en différentes langues, donc de rendre au cinéma parlant un valeur internationale, qu'il risquait de perdre à tout jamais.

Alice Roberte décide de quitter le Cinéma

Mme Alice Roberte dont nous apprécions encore tout récemment le jeu si vibrant de jeunesse et si spontané dans *La Douceur d'Aimer* a pris la décision — est-ce bien irrévocable ? — de quitter le cinéma.

La charmante artiste qui a des raisons personnelles d'abandonner une carrière où elle n'eut que des succès, nous a annoncé elle-même cette nouvelle et prié d'en informer nos lecteurs.

Souhaitons bonne chance à Mme Alice Roberte dont il ne nous appartient pas de dévoiler ici les projets. Et regrettons, malgré tout ce qui peut l'attendre d'heureux, sa retraite très prématurée.



Nous revoyons la très belle artiste Marcelle CHANTAL dans *Les Vacances du Diable*, le nouveau film réalisé à la Paramount de Joinville par A. Cavalcanti avec Jacques VARENNES, Thomy BOURDELLE, Robert HOMMET, Maurice SCHUTZ, Louis KERLY.

Les films présentés

Les Amours de Minuit.

Film français par Genina.

Avec *Les Amours de Minuit*, Augusto Genina n'a pas retrouvé le sujet si prenant, si humain de *Prix de beauté*, voire de *Quartier Latin*. De plus, il s'est essayé avec le parlant : en sorte qu'on ne saurait le juger définitivement.

Pourtant, *Les Amours de Minuit* ne sont pas sans qualité. Cette œuvre aurait pu atteindre plus haut, si le scénario avait été plus consistant.

Les invraisemblances foisonnent. On dirait que l'intrigue a été imaginée par un Carco populaire, sans ressort et sans talent.

Metteur en scène adroit, Genina tire parti des situations et de ses interprètes. Danïele Parola est absolument étonnante. Pierre Batcheff a l'intelligence de l'écran; quant à Jean Varenne il tient son rôle de souteneur à souhait.

Au demeurant, un film français à voir.

(Edition Braunberger-Richebé.)

L'Homme qui assassina.

Film français, mise en scène de Jean Tarride.

L'Homme qui assassina est une œuvre qui, bien qu'elle soit universellement connue, suscite une attirance quand on l'évoque.

Avant le film, poursuivi par la nostalgie de ce livre, j'ai relu quelques pages... Le Bosphore, les voilées, les désenchantées, dont Aziyadé est la plus touchante, la vieille Turquie que nous aimons comme on aime le nouveau qui n'est pas à portée d'un coup d'accélérateur; toute la poésie d'un Orient que les Agences Cook laissent intacte dans notre âme... tout cela a été volontairement omis dans le film.

Surabondances de maquettes, dialogues sans noblesse, on évolue dans un monde appauvri, démuné de mirages, dédoré, triste comme les rives de la Seine par un soir de brouillard.

Quelques scènes heureuses ou bien réalisées : un bal vu à travers des transparents vitrés, la scène de violence au restaurant. Par contre des fautes de goût, comme celle qu'on commet en nous montrant le meurtre. L'interprétation est digne d'éloges avec Jean Angelo, correct autant que passionné; Marie Bell, douce et si jolie; Edit Mea, onduleuse et vipérine à souhait; Gabrio, butor et méchant...

(Production et édition Braunberger-Richebé.)

L'Etrangère.

Film français d'après la pièce d'Alexandre Dumas fils, réalisé par Gaston Ravel.

Un début très pittoresque. Des décors somptueux. Des éclairages de choix. Des tableaux bien ordonnés. Tout cela est dans la manière de Gaston Ravel.

Mais à ce metteur en scène très intelligent nous devons la vérité : l'action l'a dépassé. Soit qu'en dépit du rajeunissement de l'intrigue, des modes, des personnages, des situations, elle n'émue plus les êtres que nous sommes; ou bien que le metteur en scène se soit perdu dans son sujet.

Doué de sens critique, Gaston Ravel n'admettra pas sans doute la première raison car, et nous sommes de son avis, un beau drame est de tous les temps. Il faut donc reconnaître que *L'Etrangère* manque parfois d'équilibre.

L'interprétation d'Elvire Popesco est magnifique. Henri Debain et Fernand Fabre composent sagement et intelligemment leur personnage.

(Production Jean de la Cour; édition Cosmograph.)

Le Mystère de la Chambre jaune.

Film policier français réalisé par Marcel L'Herbier.

Même inspiration que *Le Mystère de la Villa Rose*, avec cette circonstance atténuante que *Le Mystère de la Chambre Jaune* appartient aux classiques des romans policiers. Qui n'a frémi dans sa jeunesse aux aventures de Rouletabille.

Au reste, pourquoi blâmerions-nous Marcel L'Herbier d'avoir choisi ce sujet ? Le champ est vaste et toujours ouvert aux récits policiers.

Si l'on en juge par la présentation du Moulin-Rouge, composée de gens assez blasés, on peut augurer une longue carrière de ce film. De tout temps, on peut jouer presque sans risques avec les nerfs des spectateurs.

Traité selon la formule de l'Ambigu, très populaire, où le comique se mêle à l'angoisse, *Le Mystère de la Chambre Jaune* constitue un modèle où s'affirme la parfaite maîtrise du réalisateur.

L'Herbier a évolué à l'aise; profitant de ses dons, il a, d'un éclairage savant, de maquillages adaptés, accentué encore le relief de son œuvre.

En tous points, un excellent film français. La notation des bruits et l'enregistrement des voix, sont très soignés. Marcel L'Herbier ne nous a pas déçus.

Il est servi par une interprétation éclectique : Huguette ex-Duflos, pareillement semblable à ce qu'elle fut hier; Vibert, policier assassin à la physionomie double; Roland Toutain, équilibriste fantaisiste et souriant Rouletabille; enfin, Bélières qui n'a qu'à parler ou faire apparaître les rotundités de sa silhouette pour déclencher le rire.

(Production et édition Films Osso.)

Eperon d'or.

Documentaire français sur l'école de cavalerie de Saumur par J.-C. Bernard.

Nous avons tous vu de ces films où chevaux et cavaliers nous sont présentés dans un galop furieux puis dans un ralenti plein d'harmonie. Pourtant, le film de J.-C. Bernard nous procure une impression neuve, pure, parfaite. C'est le fameux cadre noir de l'école de Saumur, haute voltige, dressage des chevaux poussé jusqu'à l'art. Gageons qu'en plus de vues toujours très photographiques, d'images toujours harmonieuses, d'un montage fort habile, la partition du regretté Heurteur si merveilleusement adaptée aux images contribue à entretenir notre admiration.

(Edition Synchro-Ciné.)

Chérie.

Film français d'après une version américaine.

Des airs de phonos ont déjà révélé les principaux motifs de ce film qui n'est qu'un agréable prétexte à couplets, à chansons mélancoliques ou gaies.

La transposition de ce film américain en film français est trop visible. Réussie au début, elle finit par tourner court. De plus, on l'a embarrassée d'attractions nègres qui n'ajoutent aucun élément au caractère local de cette œuvre. Celle-ci peut aussi bien se dérouler à la Martinique qu'à Joinville-le-Pont. Ces critiques exprimées, disons que le film est spirituel et fort bien interprété par Saint-Granier qui compose son personnage fantaisiste avec beaucoup de naturel, détaille ses chansons avec la diction qui lui est personnelle; Mona Goya, jolie et enfuie vers l'Amérique; Jeannine Guise, mannequin un peu froid, et enfin, Moreno, toujours drôle. Jeanne Fusier Gir a le comique un peu trop facile.

(Edition Paramount.)

Nord 70-22.

Documentaire français sur le Groenland, par René Ginot.

C'est là une œuvre d'un jeune extrêmement habile et en tous points réussie. René Ginot n'a pas voulu comme tant de débutants, aujourd'hui disparus, commencer avec un drame, des dancings, de cette figuration sans fin qui fait le succès bon marché d'un Robert Florey... Non, la mise en scène à laquelle il se voue comme à un sacerdoce, l'emporte sur des scmmets où l'on respire mieux.

Sacré metteur en scène par son investiture, René Ginot a voulu nous donner du jamais vu. Il y a réussi. Son but est atteint. Vraiment, à sa suite, nous vivons de cette existence de la fraude en route vers des latitudes nordiques.

De très belles images. Une très belle œuvre.

(Edition Apollon-Film.)

La fin du monde.

Film parlant par Abel Gance.

Je ne veux pas dire qu'on en parle autant qu'en l'an mille, toutefois on en a beaucoup parlé depuis deux ans. Et il s'avère toujours assez dangereux de trop parler d'une œuvre, surtout lorsqu'elle a pour animateur Gance.

A Gance est lié le souvenir de *Napoléon* et celui si évocateur de *La Roue*.

Ce poète visuel, ce Victor Hugo de l'image mûrit longtemps ses productions.

D'habitude, il nous les donne dans toute leur perfection. D'où vient qu'à l'audition de cette *Fin du Monde*, cependant si complète, si abondante, nous n'ayons pas ressenti la plénitude de cette beauté intégrale.

C'est que l'œuvre est une superposition de tableaux que rien ne relie les uns aux autres. De beaux tableaux, de grandes imaginations à n'en point douter mais qui se détruisent. On ne retrouve pas le rythme habituel à Gance et c'est là qu'on est bien obligé de reconnaître que des mains profanes se sont substituées à celles du metteur en scène.

Alors donc, notre admiration se morcelle. *La Fin du Monde*, c'est un peu comme un temple en ruines au haut du promontoire. De très belles fresques subsistent encore. Je n'ai, pour m'en persuader, qu'à évoquer les scènes de la comète, des Etats Généraux, de la vie d'un journal, de la panique, de l'orgie, pour désirer à nouveau revoir *La Fin du Monde*... Mais il y a les colombes qui picorent le nombril du maître !... Détail, détail... hélas, ce sont peut-être eux qui empêchent de goûter dans son entier cette œuvre à la fois magistrale et foudroyée.

(Edition Haïk - Production Ecran d'art.)

Monsieur le Fox.

Version française tournée à Hollywood.

C'est là une version française tournée à Hollywood qui nous fait mal augurer de l'avenir du cinéma américain dans notre pays.

Il faut tenir compte d'ailleurs de la difficulté que rencontrent les Américains pour s'entourer de metteurs en scène français, d'artistes français susceptibles de traverser l'océan et de leur rendre les services qu'ils attendent.

La maison productrice de *Monsieur le Fox* nous avait précédemment regalé de *Si l'Empereur savait ça*, sorte d'intrigue d'opérette joliment enlevée.

Dans *Monsieur le Fox*, dont la mise en scène en même temps que l'interprétation ont été confiées à André Luguet, rien ne tient debout... Luguet est Comédie-Française au milieu d'un paysage et d'interprètes qui ne sont pas du tout régence !...

C'est une erreur. Qui n'en fait pas dans cette période inévitable qu'aggrave une crise générale ?

(Edition Metro-Goldwyn.)

L'ennemi silencieux.

Film américain, documentaire romancé.

Peu importe l'aventure : le charmeur sympathique, le sorcier fourbe et comme en jeu la fille du chef !

L'intérêt est ailleurs, dans les paysages ouatés de neige, parmi ces Indiens du Nord canadien dont je ne vous dirai pas le nom de peur de l'écrouler...

L'ennemi silencieux, c'est la faim, elle s'insinue, elle danse et anime ces paysages blancs, un peu ternes, un peu gras, trop infinis.

Une attraction comme la chasse aux caribous est à signaler.

J'aime cette marche vers le nord, pathétique et qui fait passer dans ce film le même frisson qu'on éprouve dans *La Caravane vers l'Ouest*. Toutefois, il ne faut rien outrer. Pour être très digne d'être vu, ce film n'atteint pas au pathétique de ces grands tableaux où le film muet excella ces dernières années.

L'interprétation est purement indienne et de ce fait décerne un brevet d'authenticité à cette production.

(Edition Paramount.)

Lopez le bandit.

Version française d'un film américain.

Encore une version française exécutée à Hollywood. Feu d'artifice d'esprit, il est fait par quelqu'un d'ici, Jacques Deval, dont on aime le talent si parisien.

Le scénario, peu de chose et pourtant un ravissement ! Imaginez des bandits à la fois très méchants et très chevaleresques !... N'est-ce pas assez pour vibrer ?

Réussite merveilleuse, l'action nous mène où elle veut sur l'aile d'une fantaisie qui renaît à chaque détour du dialogue.

Il faut que vous voyiez, que vous entendiez ce film.

Jeanne Helbl'ng y est charmante quoiqu'un peu mièvre; Suzy Vernon effacée; Vital Gemon se révèle interprète de grande classe : Hollywood ne nous le rendra pas ! Mendaille est le probe artiste que nous connaissons, chacune de ses créations marque dans sa carrière; Rolla Norman a l'ambiguïté qui convient à son rôle de vilain. Le plein air nous procure les plus délicates sensations de nature.

(Edition Warner Bros.)

L'aviateur.

Version française tournée à Hollywood.

L'Aviateur nous arrive d'Amérique. C'est là un film fameux, étonnant de vie, débordant de qualités où scénario, intrigue, jeux de mots, dialogues, interprétation contribuent au succès.

Film de plein air et sportif, il nous restitue les espaces dont le scénario nous frustre si souvent.

Cela se passe sur un pont de transatlantique, pleine mer et dans la carlingue d'un avion, plein ciel !

En faut-il davantage pour que nous écoutions ce film comme on fait une ascension, avec ivresse ?

Certes, comédie rondement conduite, nous rions d'un bout à l'autre de la pellicule — une très belle réussite outre-frontière — pour une fois, les Américains ont cueilli la fleur même de notre esprit.

Interprétation homogène et dont on ne saurait que vanter la puissance : Jeanne Helbl'ng, embellie; Rolla Norman, nuancé; Vital Gemon, intelligent, sans omettre une révélation : Douglas Fairbanks Junior.

(Edition Warner Bros.)

Pierre HEUZE.

Une date

Il y a 25 ans, Carl Laemmle fondait l'Universal

Cette année la grande firme américaine Universal fêtera son vingt-cinquième anniversaire. Il y a, en effet, vingt-cinq ans que Carl Laemmle qui avait pressenti la formidable puissance industrielle du cinéma fondait une société de production dont il constitua personnellement le capital.

L'Universal prit tout de suite parmi les autres maisons de production américaines une des premières places. Aujourd'hui, la firme représente une valeur financière considérable dont l'actif est constitué principalement par les immenses studios d'Hollywood formant une véritable ville sous le nom d'Universal City, et par le circuit d'exploitation comprenant plus de 350 salles réparties dans tous les Etats de l'Union.

Et ce capital énorme n'a jamais cessé d'être concentré dans les mains de Carl Laemmle qui a su toujours faire face aux pires difficultés financières sans le concours d'aucune banque. Cet effort quasi surhumain crée aujourd'hui à l'Universal une situation privilégiée qui lui a permis de passer à travers la crise financière.

On peut concevoir quelle fut durant ces vingt-cinq années la tâche de Carl Laemmle. Toujours à son poste, créant autour de lui de l'énergie et communiquant à tous sa flamme, le fondateur-président de l'Universal produisit plus de 1.500 films qui alimentèrent les écrans des Etats-Unis et ceux du monde. La production moyenne visait surtout les salles populaires mais Universal réserva chaque année d'importants capitaux sur son budget de production pour la réalisation de grands films destinés aux plus luxueux palaces de Broadway.

C'est ainsi que ces dernières années nous avons pu applaudir *Notre-Dame de Paris*, *Le Fantôme de l'Opéra*, *L'Homme qui rit*, *La Case de l'Oncle Tom*, *Show Boat*, *Broadway* et tout récemment *La Fée du Jazz* et *A l'Ouest rien de nouveau*.

Les plus grandes vedettes tinrent de longs engagements

à Universal City. Rappelons seulement Lon Chaney, George O'Brien, Tom Moore, Charles Ray, Glen Tryon, Laura La Plante, Madge Bellamy, et parmi les nouvelles vedettes citons Lupe Velez qui vient de tourner quatre films pour Universal.

En dépit de son âge vénérable Carl Laemmle fut toujours à la tête du progrès technique. Le parlant trouva en lui un ardent défenseur et on sait ce que la couleur lui doit avec cet incomparable chef-d'œuvre *La Fée du Jazz*.

Le toujours jeune président de l'Universal continue à s'occuper personnellement de la haute direction de son affaire. Depuis plusieurs années il est aidé dans sa lourde tâche par son fils, Carl Laemmle Junior, qui a pris en main l'important département de la production et obtenu ces derniers temps des résultats à la fois artistiques et financiers de premier ordre qui ont placé la firme en tête des valeurs cinématographiques américaines.

Le neveu du président de l'Universal, Max Laemmle est actuellement directeur divisionnaire de la firme pour les pays latins, avec siège à Paris.

Carl Laemmle est une des figures les plus populaires du cinéma américain qui lui est reconnaissant de sa fidélité et de son appui constant, ininterrompu depuis un quart de siècle.

En présence de tant d'abandons et de trahisons, le cas du vieux pionnier américain constitue une leçon de haute vertu commerciale qui serait bonne à méditer.

Georges DARHUYS.

Les hommages à Carl Laemmle

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la création de l'Universal, Carl Laemmle a reçu d'innombrables télégrammes de félicitations venus du monde entier. Officiellement, le Président a été l'objet d'une démarche flatteuse de M. William Hayes, représentant des grandes firmes du Consortium américain, qui lui a exprimé les hommages de la corporation.



CARL LAEMMLE.



Jean de MERLY

présente un grand film parlé en français

LES QUATRE VAGABONDS

Réalisation de LUPU PICK

Dialogues français

d'AIMÉ SIMON-GIRARD

avec

AIMÉ SIMON-GIRARD

MAURICE DE CANONGE

GUIVEL

DONNIO

et

SIMONE BOURDAY

ALICE TISSOT

YVONNE LOUIS

EXCLUSIVITÉS

Jean de MERLY

3, Avenue Victor-Hugo, 3 - PARIS

Tél. : PASSY 10-18 et 10-19

ECHOS ET INFORMATIONS

UN VOYAGE DES DIRECTEURS FRANÇAIS AUX ETATS-UNIS

Le Syndicat Français des Directeurs de Théâtres Cinématographiques, toujours soucieux de rendre service à ses adhérents, et de leur permettre de se documenter, aussi complètement que possible, sur les nombreux compartiments si complexes de l'industrie et de l'exploitation cinématographiques, a décidé d'organiser un *Voyage aux Etats-Unis*, qui aura lieu, très probablement, du 15 mars au 15 avril 1931.

Les excursionnistes visiteraient : New-York, Philadelphie, Washington, Pittsburg, Dayton, Chicago, Detroit, Cleveland-Akan, Buffalo, les chûtes du Niagara, Los Angeles, Hollywood, etc., etc...

La visite complète de tous les studios et principaux théâtres cinématographiques aurait lieu avec le concours de la Compagnie Générale Transatlantique.

UNE SCENE AUDACIEUSE

Le célèbre réalisateur Arnold Fanck, vient de tourner la dernière scène de *Tempête sur le Mont-Blanc*. Cette prise de vues, considérée comme la plus périlleuse du film, faillit bien ne pas pouvoir être exécutée. Il s'agissait de prendre des vues en avion du sommet du Mont-Blanc, exploit déjà périlleux par beau temps, mais fantastique par une tourmente de neige. Mais les exigences du scénario voulaient qu'il en fut ainsi... Alors on tourna plusieurs fois de suite et l'avion, alourdi par la neige, faillit bien être précipité sur les cîmes, pris qu'il était dans la rafale et emporté comme un fétu de paille par la tempête.

Cette scène sera l'une des plus belles de *Tempête sur le Mont-Blanc*, 100 % parlé en français, production Super-Film-A.A.F.A.-Sokal-Tobis, présentée par Super-Film.



Une scène de *L'Anglais tel qu'on le parle* que vient de terminer Robert Boudrioz pour Gaumont-Franco-Film-Aubert.

H. C. CARVER A PARIS

L'Ennemi silencieux qui vient d'attirer la grande foule au Paramount a été unanimement classé en Amérique comme une production exceptionnelle. La Presse yankee tout entière, ainsi d'ailleurs que la française, présente ce film comme atteignant la perfection. Le célèbre metteur en scène de *L'Ennemi silencieux*, H.P. Carver, doit prochainement venir à Paris pour une production du Consortium International Cinématographique (C.I.C.). Est-ce l'aurore d'une nouvelle collaboration franco-américaine ?

LE MORT QUI PARLE

Faire après sa mort un speech à ses héritiers et leur lire son testament, grâce au film parlant, est certes une idée originale mais qui, nous en sommes certains, ne remportera pas la majorité des suffrages.

On vient, en effet, de tourner, en Amérique naturellement, le film d'un homme lisant son propre testament. Ce film sera présenté après sa mort aux parents et amis qui bénéficieront de ses dons.

L'ordre des places a été fixé de telle sorte que le mort... si l'on peut dire, semblera s'adresser à la personne qu'il mentionne.

Le film commence par ces mots : « Maintenant que je suis mort, je puis vous parler en toute impartialité... »

Contentons-nous de constater l'originalité d'un tel procédé...

CONTRE LA SAISIE INJUSTIFIEE DES FILMS

La Société des Auteurs Dramatiques, la Société des Gens de Lettres, la Société des Auteurs de Films et la Section des Producteurs de Films de la Chambre Syndicale viennent de se réunir en vue d'une action commune contre la saisie arbitraire des films.

M. Charles Delac et M^e Jacobson, avocat-conseil de la Chambre syndicale ont démontré la nécessité de demander d'urgence aux Pouvoirs Publics une révision de l'article 3 du décret de 1793 sur la propriété artistique et littéraire. Cet article permet la saisie de toute œuvre sur simple réquisition à un officier de police judiciaire par un auteur qui se prétend victime d'un plagiat ou détenteur d'un droit de cession. Cela avant toute justification, et sans qu'il y ait même possibilité d'aller en référé.

On ne peut, en aucune manière, prétendre que ce texte a prévu les difficultés qui pourraient s'élever au sujet des adaptations cinématographiques et de l'exploitation des films.

Il faut donc, ou le compléter, ou le modifier, ou promulguer un nouveau texte.

Après un échange de vues très complet entre MM. Charles Delac, Gaston Rageot, Charles Burguet, Pierre Bonardi, les représentants des Sociétés des Auteurs et des Producteurs ont jugé qu'il serait opportun de limiter leur désir à une disposition spéciale applicable au seul cinématographe.

M. Gaston Rageot, appuyé par M. Charles Burguet a précisé que cette disposition, pour légitime qu'elle apparaisse à l'égard du cinéma, devra continuer à protéger les droits des écrivains et des auteurs.

Les démarches commencées auprès de la Direction des Affaires Civiles au ministère de la Justice par MM. Jacobson et Pierre Bonardi, seront donc reprises d'accord avec les Sociétés représentées à cette conférence.

En attendant qu'un texte définitif intervienne, les représentants des grandes Sociétés des Auteurs et des Gens de Lettres ont unanimement décidé d'introduire dans leurs contrats-types une clause qui, par anticipation et à l'amiable, en réalise les conditions.

SILVERMOUNT-FILMS

Une nouvelle firme vient d'ouvrir ses bureaux, 26, rue Basano, Tél. : Passy 80-25, sous le nom de « Silvermount-Films ».

Cette société s'occupera de production, de synchronisation, de location et vente de films. Elle s'est également assurée la représentation pour le monde entier d'un nouvel appareil d'enregistrement du son. Celui-ci, le « Silvertone-Carpentier » est construit à Paris, d'après les brevets du célèbre ingénieur Blondel par les Etablissements Carpentier. Cette maison est universellement connue depuis plus d'un siècle comme constructrice d'appareils de précision.

Silvermount-Films, qui possède également un Studio-Auditorium à Joinville a confié sa direction générale à M. P.-H. de Monteynard. Celui-ci s'est assuré de la collaboration de M. A. de Saint-André comme Secrétaire général; M. Burton George comme directeur du Studio-Auditorium; M. G. Yablonsky comme Ingénieur en chef et M. Paul Magnenat comme chef de publicité.

UN TRAIN SPECIAL POUR A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU

A l'Ouest rien de nouveau ne laisse pas les Allemands dormir en paix.

Les uns l'interdisent, les autres brûlent de le voir.

Et cela au point qu'un train spécial emmena, tout récemment, des centaines d'Allemands de Manheim à Strasbourg, pour la modique somme de 8 marks, comprenant le voyage aller et retour, les frais de visa et la place au cinéma qui projetait *A l'Ouest rien de nouveau*.

Et le soir, ils rentrèrent ayant vu, malgré les Hitlériens, ce film dont le monde entier parle en ce moment.

MORT DE M. HENRI DESFONTAINES

Nous avons appris avec peine, le mois dernier, la mort de M. Henri Desfontaines, tombé en plein travail au cours du filmage de *L'Aiglon*. Il remplissait dans cette production le rôle du prince de Metternich.

M. Henri Desfontaines était l'assistant de Tourjansky. Il commença sa carrière au théâtre sous la direction de M. André Antoine. Mais c'est au cinéma qu'il eut la plus brillante carrière. On lui doit la mise en scène de films tels que : *La Mégère apprivoisée*, *Shylock*, *Faust*, *Elisabeth d'Angleterre*, *La Suprême Epopée*, *La Marseillaise*, *Chichinette et Co*, *Les Trois Lys*, *Son Altesse*, *La Fille du Chiffonnier*, *Belphégor*, *L'Espionne aux yeux noirs*, *Le Capitaine Rascasse*, etc...

Tout le monde regrettera la disparition de cet artiste probe et consciencieux.

BIBLIOGRAPHIE

— *L'Argus de la Presse* vient d'éditer la Sixième Edition de « Nomenclature des Journaux et Revues en Langue française, paraissant dans le Monde entier ». C'est un volume très documenté de plus de 1.100 pages, renfermant plus de 15.000 noms de publications différentes qui rendra des services à tous ceux qui s'intéressent à la Presse et à la Publicité.

— *Et l'image s'anima*, de M. Roux Parassac, édité avec grand soin, n'est pas une aride histoire, ni un plaidoyer, mais un simple témoignage de vérité d'après les documents et les faits.

L'auteur très compétent en matière de cinéma, doublé d'un agréable écrivain, raconte en bon français et pour tous, le scientifique roman de l'invention de Louis Lumière : Le cinématographe.

Savants et techniciens y trouveront de curieux aperçus, des éléments nouveaux, et chacun lira ces chapitres avec intérêt et profit.

Ainsi sera fixé l'événement qui tant intrigua la fin du siècle dernier et qui domine notre époque.

LE STUDIO DIAMANT SONORISE

Le plus petit cinéma de Paris (350 places) le Studio Diamant, place Saint-Augustin, vient lui aussi de s'équiper en sonore. Doté d'un double poste Western Electric, le Studio Diamant a fait une brillante réouverture avec *L'Immortel Vagabond*, le film de l'Ufa projeté dans sa version intégrale allemande.

FIANÇAILLES

Nous apprenons les fiançailles de M. André Haguet, ancien directeur de l'Agence de Marseille des Films Paramount, directeur de la location des Films Osso et Administrateur de la Société Belge, avec Mlle Jacqueline de Beaumeville, fille de Mme Y. Beaumeville et de M. décédé.

Nos compliments à notre ami Haguet qui, nous ne l'oublions pas, fut un des tout premiers abonnés de *Cinéma* et qui ne manqua jamais par la suite de manifester sa sympathie à notre revue.

ERRATUM

Une erreur typographique s'est glissée dans l'annonce Synchrostandard parue dans notre Livre d'Or de janvier. Le numéro de téléphone de La Production Française Cinématographique, 16, rue Clauzel (9^e) est Trudaine 48-59 et non 48-50.

Légion d'Honneur

Nous apprenons avec plaisir la nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, de M. Auguste Barrière, le sympathique fondateur directeur de Ciné-Publicité.

Tous nos compliments au nouveau promu.



Une scène du *Crime de Syvelstre Bonnard* la belle production d'Etoile-Film.

Max Hayes, l'humoriste américain, est à Paris

Quelques minutes d'interview

Il porte sur son visage la bonhomie presque enfantine des hommes forts, cet Américain à carrure d'athlète. Lorsqu'il vous serre la main d'un vigoureux « shake-and » on a l'impression de retrouver un ami de toujours, tant est franc son parler et naturel son geste.

Débarqué de New-York, il y a six semaines à peine, cet humoriste célèbre du cinéma américain a su se rendre sympathique sans effort, dans tous les milieux où il a été introduit. Et tous les artistes avec lesquels il est entré en contact sont étonnés de la rapidité avec laquelle Max Hayes a su s'assimiler en l'espace de quelques semaines, depuis A jusqu'à Z, la conception cinématographique européenne.

En Amérique, Max Hayes est considéré comme un des meilleurs spécialistes des films comiques de court métrage, de ces « shorts » impayables, dans lesquels les grands acteurs comiques d'Hollywood trouvent leurs plus beaux effets. Aussi la réalisation de ces petits chefs-d'œuvre d'humour constitue-t-elle la véritable spécialité de cet infatigable travailleur qu'est Max Hayes. Toujours à la recherche d'une idée nouvelle qui puisse amuser ou distraire, d'une blague inédite à incorporer dans un film, Hayes est de ces hommes dont la pensée s'extériorise rapidement. A l'entendre raconter le scénario, ou même l'argument d'un sketch, avec des intonations comiques, des gestes imprévus, on croirait voir passer sur un écran imaginaire l'action tout entière.

— N'allez pas croire, nous a-t-il dit, que la réalisation d'un petit film comique soit une sinécure, un amusement. Bien au contraire. Alors que dans les grands films, bien souvent, le découpage émane de services spéciaux, dans les sketches, le succès de la bande dépend presque toujours du tempérament et du degré d'imagination du réalisateur. »

Une question nous brûle les lèvres :

— Comment trouvez-vous les petits films de ce genre tournés en France ?

La figure de Hayes s'éclaire d'un bon sourire :

— Il est incontestable que la production continentale possède des idées fraîches et pittoresques. Plus que je ne le croyais au début. Je suis venu en Europe pour me documenter un peu sur ce qu'on y fait, et aussi pour mettre à la disposition des réalisateurs de chez vous les longues années d'expérience que j'ai vécues dans les studios d'Amérique.

— Mais l'esprit de chez nous diffère-t-il de ce que vous avez chez vous ?

— En certains points certainement. En France, vous avez de l'esprit, ce « quelque chose » qui ne s'invente pas, qui est inné chez vous, qui fait partie de votre race, de votre tempérament... C'est primesautier, frais, pétillant, étincelant... Cela monte comme une fusée, cela éclate comme une bombe. Tandis que chez nous, aux « Etats » l'esprit est remplacé par l'humour. Et nous tirons nos effets comiques de la situation, plutôt que de la parole et du jeu de mot.

— Vous sentez donc une différence entre le sketch français, et celui réalisé en Amérique ?

— Sans aucun doute. Vos films comiques sont peut-être plus fins, plus spirituels que les nôtres, car ils renferment des trésors d'esprit. Alors que nos shorts à nous sont moins littéraires, et beaucoup plus directs. Mais avec les éléments que j'ai rencontrés à Paramount, je suis sûr que la production française ne tardera pas à trouver la formule idéale du sketch, formule qui réside dans un mélange adroitement dosé d'esprit français et d'humour américain... le mot spirituel allié à la situation drôle.

Et en termes élogieux, Max Hayes, parle de l'effort fourni par la Paramount en créant en quelques mois, à Joinville, une organisation modèle. Il s'incline avec un plaisir qu'il ne cherche pas à dissimuler, devant le talent de nos artistes.

Adolphe Menjou basque... ...et polyglote

Menjou est l'artiste d'Hollywood qui a le plus de langues à son actif. Nous avons vu — ou plutôt entendu — pour ce qui nous concerne comment il parlait le français dans *Mon Gosse de Père* et dans *l'Enigmatique Monsieur Parkes*. Il parle aussi couramment l'anglais, l'italien, l'espagnol sans compter le basque, sa langue maternelle.

Voici comment Adolphe Menjou explique lui-même ses aptitudes de polyglote :

« Ce que la natation, le tennis, le polo sont pour certains, l'étude des langues est ma distraction favorite, dit Adolphe Menjou.

« Si une distraction nécessite quelque justification, je ne le pense pas, mon intérêt pour cette étude est certainement justifié. Une des choses qui distinguent l'homme de la bête, c'est qu'il possède la parole; pour moi, l'histoire des races et des peuples est liée au langage qu'ils parlent. Je vous assure que dans l'étude des langues, on a un double plaisir, car non seulement elle est intéressante en elle-même, mais on y trouve un intérêt qui s'accroît chaque jour grâce aux étymologies différentes qui se rapportent à chaque langue.

« Mon goût pour les langues provient d'abord de ma langue maternelle qui est le Basque. C'est un langage ancien, et il n'y a rien de surprenant à ce que ceux qui l'apprennent le parlent toujours incorrectement. Un proverbe que j'entendis un jour dans le Nord de l'Espagne, prétend que le Diable lui-même passa sept ans parmi les Basques sans comprendre un seul mot de leur langue.

« A mon retour à Hollywood, où l'on n'entendait parler qu'anglais, je m'aperçus que la cité du cinéma avait énormément progressé et que l'on y parlait maintenant toutes les langues puisque l'on y tourne des films en français, en espagnol, etc., etc...

« La faculté d'adaptation aux langues dans les studios est telle qu'à mon retour à la Paramount pour la réalisation d'un film parlant français, je me trouvais entouré d'artistes dont le parler était digne des meilleurs théâtres parisiens. Paramount semble concevoir l'importance actuelle du film parlant français.

« Mon père était originaire de Pau et le basque était le langage de toute notre famille. Etant enfant, je parlais donc la plus ancienne langue d'Europe; je fis un jour l'observation suivante : tous mes compatriotes étaient fiers de parler cette langue.

« Ceci m'encouragea à étudier plus profondément le basque et toutes les autres langues en général; c'est naturellement ce qui a fait que je connais parfaitement le français et l'espagnol qui sont les deux langues qui découlent directement du basque.

« En résumé, la connaissance des langues latines me vient naturellement, car toute mon existence, j'ai été en relation avec des Français, des Italiens et des Espagnols et je me suis souvent aperçu qu'en parlant avec eux, je n'éprouvais aucune difficulté. Les autres langues sont par contre beaucoup plus difficiles et nécessitent de sérieuses études, l'allemand en particulier, que je ne parle maintenant encore qu'imparfaitement. J'ai commencé à apprendre le russe il y a quelques années à Paris. »

Les travaux du Gaumont-Palace

Ce que sera la plus grande salle du monde

On sait que M. Thomas, conseiller municipal du 18^e arrondissement, et de nombreuses personnalités ont visité tout récemment les chantiers du Gaumont-Palace.

La démolition de l'ancien Gaumont-Palace commencée le 5 juin 1930, a été achevée le 15 juillet.

Seule, l'ancienne carcasse métallique a été conservée.

Les travaux de maçonnerie ont été aussitôt entrepris et poursuivis jour et nuit sans interruption.

Les fondations qui ont une si grande importance, puisqu'elles seront les points d'appui des galeries, ont demandé beaucoup de temps et de grands efforts par suite de la structure particulière du sol; il a fallu descendre des puits à plus de trente mètres de profondeur, car l'eau provenant de sources très actives envahissait ces puits et les pompes arrivaient difficilement à l'épuiser.

Malgré toutes ces difficultés, le travail des fondations a été mené à bonne fin et a permis d'entreprendre aussitôt les constructions supérieures.

La salle du Gaumont-Palace sera immense, c'est la première fois d'ailleurs que les constructions d'un théâtre cinématographique aussi vaste auront été entreprises dans le monde. Ces 6.000 places dépassent largement le nombre de celles du Rosey de New-York considéré jusqu'à ce jour comme le plus grand cinéma. Et cette entreprise était d'autant plus audacieuse à une heure où les questions d'acoustique soulevées par le film sonore sont particulièrement redoutables.

Les places d'orchestre seront au niveau des sorties principales sans obliger le public, comme autrefois, à monter un étage pour se trouver au rez-de-chaussée.

Le Mezzanine sera facilement accessible par un escalier monumental en pente douce et communiquera avec la galerie supérieure par deux escaliers et des ascenseurs.

La cabine comportera douze appareils de projection et sa surface sera de trois cents mètres carrés environ.

Les sous-sols avec la machinerie des ascenseurs, les monte-orgues, la salle de ventilation, la centrale électrique, sembleront une vaste usine dans l'établissement.

La conception de l'installation scénique est des plus modernes et la scène, s'il en est besoin, pourra recevoir plusieurs centaines d'exécutants.

Grâce à Gaumont-Franco-Film-Aubert, la France possédera la plus grande salle du monde — record enviable dans l'industrie cinématographique.

Le nouveau film de Chaplin

“Les Lumières de la Ville” triomphe à Los Angeles et à New-York

Le fameux film de Charlie Chaplin, *Les Lumières de la ville*, que l'on attendait depuis des mois et même des années vient d'être présenté à Los Angeles. Les critiques cinématographiques sont unanimes à le saluer comme le triomphe du film muet sur le parlant.

Les *Lumières de la ville* que Charlie Chaplin a mis trois ans à faire et qui ont coûté plus de 130 millions, justifient complètement, d'après un critique enthousiaste, « la continuation de la carrière cinématographique de cet extraordinaire personnage qui fait tourner une petite canne et que le monde entier connaît sous le nom de Charlie. »

Le film fut présenté au nouveau théâtre de Los Angeles, qui compte 2.500 places, devant une salle splendide. C'était une première à un double point de vue, devant servir d'épreuve au film muet, et aussi à l'avenir du génie de Chaplin dans le cinéma. La présentation fut une occasion de publicité démesurée. Plus de 50.000 personnes étaient massées dans les rues voisines pour voir les stars entrer dans le théâtre. Tout ce qui a un nom à Hollywood, les actrices les plus chéries du public, défilèrent ainsi. Jamais on n'avait vu réunies tant de célébrités du film, ou même de célébrités tout court.

D'importantes forces de police, munies de gaz asphyxiants, étaient sur pied, comme s'il s'était agi d'éviter une émeute. Leur présence fut nécessaire pour empêcher la foule d'envahir l'entrée.

Des projecteurs puissants illuminaient les portes tandis que par radio, des speakers racontaient à la moitié de la nation les scènes qui se produisaient chaque fois qu'une star descendait de son auto devant l'entrée. Un cordon de police avait été établi là, avec des ordres sévères, mais il fut vite débordé, et plusieurs personnes furent renversées ou s'évanouirent dans la bousculade.

Les *Lumières de la ville* furent, le lendemain, présentées avec le même succès à New-York. La place la moins chère ne coûtait pas moins de 10 dollars.



NICOLAS EVREINOFF (à droite) et RIMSKY (à gauche) répètent... peu discrètement un air de la fameuse opérette *Pas sur la bouche* entre deux scènes du film.

NORD 70°-22°

Récit de voyage réalisé par René Ginet

Quittant le port norvégien de Bergen, le « Grande », phoquier de 67 tonnes, moins imposant que le plus modeste remorqueur, connaît la brume de la Mer du Nord et la houle qui refroidit les enthousiasmes, mais combien intéressantes sont ses étapes. Il jette l'ancre à Torshavn, petite ville des Îles Far-Oë, où l'on vend de la viande de baleine et où, tel du linge qui sèche au soleil, la morue étalée blanchit les collines. Seconde escale : l'Islande, pays qui se modernise avec une prodigieuse rapidité; l'Islande avec Reyjavick sa capitale dont les immeubles en pierre de taille voisinent avec les maisonnettes en bois, recouvertes de tôle ondulée; l'Islande avec ses sources chaudes, ses murailles rocheuses et ses cascades fantastiques.

Un beau soir, le cap Nord est doublé. Sur la passerelle, le Capitaine, vieux loup de mer, guette l'apparition des glaces; et c'est bientôt la pénétration dans la banquise avec tous les risques d'une telle navigation. Anxieux, les sept hommes de l'équipage luttent contre les multiples dangers qu'ils pressentent tandis que le plus prodigieux des spectacles s'offre aux yeux émerveillés des profanes. Sur la gauche, la côte Est du Groenland se dessine, imprécise. Le petit bateau contourne d'énormes icebergs, prend son élan, tape dans la glace, tape encore, et après des heures, parfois angoissantes, s'ouvre un passage.

Le « Grande » est maintenant dans la baie de Scoresby Sund, par 70° de latitude Nord et 22° de longitude. Sur le continent désert, on découvre tout à coup une église : Port-Amstrup. Les cloches tintent; c'est dimanche et les membres de l'expédition trouvent les Esquimaux en costume de fête. Premier contact : premières sympathie. Ces êtres humains, exilés près du Pôle, à l'avant-garde de toute civilisation, sont doux et serviables.

Port-Amstrup n'est pas toutefois le but de l'expédition. Le « Grande » part à la recherche d'un terrain favorable pour installer le météorologiste Lumbrava et le radiotélégraphiste Basset qui doivent hiverner pour l'étude des vents et des courants arctiques. Dans le Hurry Inlet Fjord, le bateau s'avance prudemment et la sonde précise qu'il est dangereux d'approcher du rivage. On aborde en canot, et le terrain reconnu, commence le long et pénible débarquement du matériel.

La reconnaissance des lieux entraîne les hardis voyageurs à l'examen d'un monstrueux glacier que précèdent et défendent marécages, déserts de pierres et remparts de neige.

La base est désormais établie et déjà le poste de T.S.F. peut capter un message d'Europe, tandis que les Esquimaux continuent à donner les plus précieuses indications et apportent leur aide avec un entier dévouement. Aagnera, le plus ancien et le plus intelligent d'entre eux, tient à présenter lui-même son village à ses nouveaux amis. Un igloo et de pauvres cabanes, qui abritent des familles nombreuses et minables, révèlent la terrible lutte pour la vie sur cette terre inhospitalière où le thermomètre accuse pendant l'hiver des froids de 45°. Désireux de satisfaire la curiosité de leurs hôtes, les Esquimaux leur montrent toutes leurs pitoyables richesses, leurs réserves de viande, leurs travaux de broderie et ces peaux de phoques qui se transforment en bottes ouvragées et en souples kayaks. Pour leur être agréables, ils font atteler un traîneau dont ils confient la direction à leur meilleur chien de tête et toutes ses attentions généreuses laissent un souvenir ému. Le retour à la base, malgré les magiques reflets du Soleil de Minuit, ne peut faire oublier toute la mélancolie du paysage et la terrible existence des habitants.

L'heure de la séparation est venue. Le Capitaine précipite les adieux pour les rendre moins pénibles. Malgré la confiance, malgré le courage de ceux qui restent, on ne peut s'empêcher de songer à toutes les épreuves qu'ils devront surmonter, et tandis que le « Grande » s'éloigne pour regagner l'Europe, on se demande non sans anxiété si les deux hommes qui restent là, reprendront quelque jour, eux aussi, le chemin de leur pays.

Tel est l'argument du beau documentaire Nord 70°-22° qu'Apollon-Film vient de sortir en exclusivité. Le public qui recherche de plus en plus les sensations pures du cinéma lui a déjà réservé l'accueil qu'il mérite.

Pabst à Paris

G.-W. Pabst, le célèbre metteur en scène allemand, réalisateur de *La Rue sans joie*, de *Loulou* et surtout de *Quatre de l'Infanterie* vient d'arriver à Paris.

Pabst sera notre hôte assez longtemps car il commencerait très prochainement pour Gaumont-Franco-Film-Aubert, la réalisation d'un film *La Tragédie de la mine* qui serait inspiré de la catastrophe de Courrières. Le film sera naturellement parlant et sonore et il sera réalisé au studio Gaumont pour les intérieurs, à Courrières même pour les extérieurs.

Une démission à l'Universal

M. Henri-Robert Monnier, Administrateur Directeur général pour la France de l'importante firme américaine, Universal Film, vient de remettre sa démission, et reprend sa liberté à dater du 1^{er} février, et ce en plein accord avec cette Société.

Collaborateur de l'Universal Film depuis le 25 juillet 1927 M. H.-R. Monnier a, dans ses délicates fonctions, fait preuve de grandes qualités d'organisateur et d'animateur.

Sous son active direction, l'Universal Film a remporté de grands succès avec *A l'Ouest rien de nouveau* et *La Féerie du Jazz*.

M. H.-R. Monnier, travailleur infatigable et d'une activité surprenante, a su acquérir l'estime de tous ses collaborateurs, et ne compe que des amis dans le monde cinématographique.

Absorbé par la gestion des différents services de son département, à l'Universal, M. H.-R. Monnier, n'ayant pu se reposer depuis plusieurs années, va prendre quelques semaines de vacances avant de donner suite à ses projets.



MIREILLE PERREY

que nous verrons bientôt dans *Pas sur la bouche*, la production des Comédies Filmées.

Dans les trois centres de la Production Soviétique

(De notre Correspondant particulier.)

MOSCOU, janvier.

SOIOUSKINO

Dans onze théâtres, à Moscou, a eu lieu la première de *Les villes et les années*, nouveau film d'Eugène Tcherviakov, réalisateur de *Mon Fils*, avec Anna Sten.

Le sujet est adapté du grand roman de Fédine, écrivain contemporain. Dans les rôles principaux : Sophie Magarill.



Une scène de *La Vraie Vie*, production Belgoskino.

Goetzké, Mitchourine, Tchouvelev, Kostitchkine. Bernhard Goetzké, l'artiste allemand bien connu, interprète le rôle d'un major allemand en prison soviétique.

La Seule est achevé en version muette. La vie et le dur labeur d'une institutrice dans les montagnes sauvages d'Altai, en Sibérie, sert de thème à ce film. Les metteurs en scène sont : Kosinzeff et Traouberg, auteurs bien connus de *La Nouvelle Babylone* et de *S.W.D.* C'est pourquoi on attend avec une telle impatience l'apparition de ce film.

Au studio sonore de Moscou, le metteur en scène Obolensky, opérateur Tolchan, opérateur du son Timartzeff tournent le film *L'évasion de Kropotkine*. Ce film historique montrera des épisodes de la vie de Kropotkine, anarchiste russe connu.

Kamtchatka, série de quatre films tournés par Litvinoff. L'expédition de Litvinoff séjourna au Kamchatka de l'été 1928 à l'été 1930. Il fit, avec les chiens et les cerfs, plus de 8.000 kilomètres et filma 16.000 mètres de pellicule.

L'expédition de Sedoff en 1912 pour la Terre de François-Joseph fut filmée par l'opérateur Peneguine, qui prit part à cette expédition tragique.

En 1929, l'opérateur Novitzky a fixé l'expédition du fendeur de glace « George-Sedoff ». De ces matériaux le jeune réalisateur Vichniak a monté un film, *Cours-Nord*, qui est tout à fait remarquable.

BELGOSKINO

A Leningrad, au Studio de Belgoskino, cinéma-organisation national de Russie-Blanche, A. Gavronsky et O. Ulitskaya ont achevé la mise en scène de *La vraie vie*. Les événements du film se déroulent dans une fabrique d'allumettes en Russie-Blanche. Opérateur Chlugeit et Sokoloff. Les rôles ont été confiés à Zarjitskaya, Melnikova, Koulakoff, Terekoff.

De même Anna Zarjitskaya, jeune artiste qui débuta avec succès dans *La Nouvelle Babylone* et *La Voie dans le Monde*, interprète le rôle principal dans *La Marche Solaire*, mise en scène de V. Korch.

Le Jugement continue est le titre du film tourné par le réalisateur Dzigane. Ce film nous fait assister à la lutte d'une femme de la nouvelle société contre l'ancienne morale bourgeoise. Scénario de Pavlovsky; à l'appareil de prise de vues, Stray.

UKRAINFILM

Au Comité supérieur de répertoire, à Moscou, en ces deux derniers mois ont reçu la 2^e catégorie quatre films de la production d'Ukrainfilm : *Perekop*, réalisateur Kavaleridze; *L'homme du bourg* (tel est le nouveau titre du *Rêveur* de Rochal); *Le Droit des Pères*, metteur en scène Vera Stroeve, et le film scientifique *L'Homme et le Singe*, réalisateur Vinitzky. Si l'on considère que pendant les deux dernières années, par un film n'a reçu la première catégorie, il faut en déduire que Ukrainfilm a reçu la plus haute appréciation pour sa production.

Le grand metteur en scène Dovjenko et son assistant Solnzeva sont de retour de l'étranger. On ne sait pas encore au juste quel film va tourner Dovjenko. D'abord ce devait être *Dnieprostrov*. Mais il se peut que la nouvelle œuvre de Dovjenko ait pour thème l'expédition d'Amundsen et sa recherche par le fendeur de glace soviétique « Krassine ».

Les prises de vues de *Fata Morgana*, d'après le roman de l'écrivain ukrainien classique Kotzubinsky se terminent. Les rôles ont été confiés à Pevnaya, A. Boutchia, Marianenko, Chagayda, Chkourat, Massoka, Svachnko. Les noms de ces meilleurs artistes du théâtre et du cinéma ukrainien, ainsi que du régisseur B. Tiagno et de l'opérateur D. Demoutsky (qui a fait les prises de vues de *L'Arsenal* et de *La Terre*) permettent d'espérer beaucoup du film.

Le Front est tourné par le metteur en scène A. Solovieff au studio sonore de Kieff. Le motif du film est l'industrialisation de la région du Donbasse. Les principaux interprètes sont : Chagayda et Kapka. A l'appareil de prises de vues, Koulich; opérateur du son, Pravdoluboff. Ce film sera tourné en deux versions : ukrainienne et russe.



Cet admirable effet de contre-jour est extrait de *La Haine*, réalisé par Strijak à Ukrainfilm.

L'expédition du régisseur A. Shtrijak est revenue de Soukhoum, où elle a fait les prises de vues de la nature d'été pour *La Haine*, film qu'on tourne au studio d'Odessa. Dans le scénario écrit par N. Jatko il s'agit de la haine entre le nouveau village et l'ancien pendant la guerre civile en Ukraine. L'opérateur N. Toptchy. Les rôles ont été distribués à O. Podlesnaya, V. Krassenko, Massoka et Klimenko.

Chamil AKOUCHKOFF.

Chronique des disques

GRAMOPHONE. — Continuant sa série des grands opéras, Gramophone vient de nous donner en vingt disques le *Faust* de Gounod complet, y compris les parties d'orchestre et le ballet. Excellamment dirigée par Henri Büsser, le chef d'orchestre de l'Opéra, l'œuvre immortelle de Gounod est chantée par les tenants habituels des rôles à l'Opéra, Mireille Berthon (Marguerite), Marcel Journet (Méphisto), Mme Montfort (Dame Marthe), Cozette (Wagner) auxquels se joignent Mlle Coiffier (Siebel) et M. Musy (Valentin) tous les deux de l'Opéra-Comique.

Au catalogue de janvier de la célèbre marque nous avons eu la joie de noter la Symphonie Inachevée de Schubert dont l'orchestre de Philadelphie dirigé par son chef Stokowski nous donne une interprétation merveilleusement nuancée. Tous ces enregistrements de l'orchestre de Stokowski sont d'admirables réussites phonogéniques et les musiciens du monde entier leur font fête.

Le violoniste Adolf Busch nous donne une bonne exécution, un peu froide peut-être, de la *Sonate en sol majeur* pour violon et piano, de Bach, et l'excellent flûtiste Marcel Moyse, interprète dans le style qui convient le *Concerto en ré majeur* de Mozart.

Alfred Cortot joue Chopin en maître. On aimera ce nouveau disque du grand pianiste comportant la *Valse en ut dièse mineur* et le *Nocturne en mi bémol*.

Signalons, dans le domaine des films parlants, quelques disques du *Chemin du Paradis* dont la musique exquise signée Werner Heymann a contribué pour beaucoup au succès du film.

ODÉON. — Un enregistrement attendu depuis longtemps vient de figurer au catalogue de janvier des disques Odéon : *L'Amour et la Vie d'une Femme*. Et nos vœux sont comblés puisque Odéon a eu le bon goût de confier le chef-d'œuvre de Schumann à l'incomparable Lotte Lehmann. Quatre disques émouvants qui constituent encore une parfaite leçon de chant par l'exemple.

Les Concerts Colonne, dirigés par leur chef Gabriel Pierné, ont enregistré en trois disques *Petrouchka*, de Stravinsky. La tâche était ardue en raison des difficultés harmoniques, mais celles-ci ont été vaincues et l'équilibre de la masse orchestrale est réalisé aussi bien que possible.

Deux des plus beaux chorals de la *Passion selon Saint-Jean* sont rendus par les chœurs de l'église de Saint-Guillaume de Strasbourg avec cette conviction et cette sublime homogénéité qui sont habituelles à la célèbre phalange alsacienne.

POLYDOR. — Il faut féliciter la sympathique marque pour l'excellence de ses enregistrements français. L'orchestre Lamoureux dirigé par Albert Wolff est arrivé à nous donner des disques d'œuvres symphoniques qui peuvent être comparés pour la pureté et la précision avec les meilleurs enregistrements de Londres, de Philadelphie ou de New-York. (Je ne parle pas de ceux de Berlin, aujourd'hui dépassés.) Ainsi *Rédemption*, de César Franck, nous est restitué dans toute son ampleur et sans que rien ne soit perdu de l'admirable partition.

Le célèbre baryton allemand Henri Schlusnus, que nous avons entendu l'été dernier à la Salle Gaveau, est un très beau chanteur de lieds. Son interprétation de la *Freundliche Vision* de Richard Strauss ne le cède en rien à celle d'Elisabeth Schumann. Le disque est complété par une autre mélodie de Strauss, *Tranns durch die Dämmerung* (*Rêve au crépuscule*).

Je recommande ce disque aux amateurs de beau chant de même que cet autre disque de Schlusnus comportant le *Largo* d'Haendel et un air de Giordani (*Caro mio ben*).

La 2^e symphonie de Schumann figurait au catalogue de janvier de Polydor. Je ne crois pas que l'orchestre de l'Opéra de Berlin, dirigé par H. Pfitzner en ait tiré tout ce que nous pouvions en attendre. Il y a dans cet enregistrement une inextricable confusion de timbres et un déséquilibre presque constant des sonorités. L'interprétation de Pfitzner manque de nerf et d'accent sauf dans l'Adagio qui reste une des plus belles pages de toute la musique symphonique.

Excellente interprétation du *Capriccio Espagnol* de Rimsky-

Les ennemis du cinéma

LE MAIRE DE LA ROCHELLE VEUT FAIRE PARLER DE LUI

Qu'on le mette dans l'impossibilité de nuire !

Notre ami M. Daulin, président du Groupement des Cinémas du Sud-Ouest, nous communique le texte d'un arrêté du maire de La Rochelle, lequel constitue le plus magnifique abus de pouvoir qu'on puisse imaginer.

Voici ce texte qui mérite d'être reproduit en entier :

Le Maire de la Ville de La Rochelle, Officier de la Légion d'honneur,

Vu la loi du 5 avril 1884,

Vu le décret du 18 février 1928,

Considérant que l'un des premiers devoirs qui incombent à l'autorité municipale est celui d'empêcher tout ce qui peut porter atteinte à la moralité publique;

Que depuis quelques années des pièces de théâtre et des projections cinématographiques exploitent publiquement l'immoralité;

Qu'il a été d'ailleurs reconnu à la séance du Sénat du 25 mars 1921 que l'autorité municipale tient des articles 91 et 97 de la loi du 5 avril 1884 le pouvoir d'interdire dans les théâtres et autres salles de spectacles toute représentation pouvant porter atteinte aux bonnes mœurs,

Arrête :

Article Premier. — *Tout propriétaire ou locataire d'une salle de spectacles (théâtre ou cinéma) ne pourra faire ou laisser représenter une pièce ou un film quelconque dans son établissement qu'après en avoir reçu l'autorisation écrite du Maire.*

Art. 2. — *Il devra, en effet, en faire la déclaration au secrétaire de la Mairie au moins dix jours avant la représentation et y déposer, s'il y a lieu, le livret de la pièce ou le scénario du film.*

Art. 3. — *Avant tout spectacle cinématographique, communication des films eux-mêmes pourra être exigée.*

Art. 4. — *Au cas où la pièce à jouer ou le film à projeter aurait un caractère licencieux de nature à engendrer le désordre, sa représentation serait interdite ou ne serait autorisée qu'à la condition formelle que les passages jugés immoraux seront supprimés.*

Art. 5. — *Aucune affiche annonçant une représentation théâtrale ou cinématographique ne pourra être apposée en ville sans avoir été revêtue du cachet de la Mairie.*

Art. 6. — *Monsieur le secrétaire général de la Ville et Monsieur le commissaire central de police sont chargés, chacun en ce qui le concerne de l'exécution du présent arrêté.*

La Rochelle, le 6 janvier 1931.

Le Maire,
VIELJEUX.

M. Daulin ajoute à son envoi dont nous le remercions quelques commentaires indignés : « C'est bien la peine que j'aie installé deux postes R.C.A. à La Rochelle ! » nous écrit-il.

Ainsi donc, un maire pourrait s'ériger supercenseur et ne tenir aucun compte des décisions de la commission instituée par décret législatif ! Espérons que le ministre de l'Intérieur rappellera ce tyranneau ridicule au respect des lois de son pays et qu'il le mettra dans l'impossibilité d'exercer sa mauvaise action contre toute une industrie.

Dernière Heure. — On nous informe que devant la levée de boucliers provoquée par son ukase, le maire de La Rochelle se serait décidé à rapporter de lui-même l'arrêté. Tout est bien qui finit bien.

Korsakoff, qui n'est pas le chef-d'œuvre du maître, par l'Orchestre Lamoureux et son chef Albert Wolff.

Les amateurs de films parlants et chantants retrouveront avec plaisir chez Polydor les meilleurs airs de *Mariés à Hollywood*, de *Tu m'oublieras*, de *Paris la Nuit*.

M. O.

NOUVELLES DE L'ETRANGER

ALLEMAGNE

LA NOUVELLE PRODUCTION UFA

Sous la direction de Max Pfeiffer se terminent à Neubabelsberg les prises de vues du nouveau film sonore *Votre Altesse ordonne*, mis en scène par Hanns Schwarz. Le film est tourné en langues allemande et française. Les rôles principaux sont tenus par Käthe von Nagy et Willy Fritsch dans la version allemande et par Lilian Harvey et Henry Garat dans la version française. On a tourné plusieurs scènes d'hiver avec des traîneaux circulant dans les rues, puis un grand bal de cour et une très intéressante scène de patinoire. La direction musicale est assurée par le compositeur Werner Richard Heymann, auteur des airs connus de *Valse d'Amour* et du *Chemin du Paradis*. Le livret est l'œuvre commune de Robert Liebmann, Paul Frank et de Billie Wilder. Les décors sont construits par Erich Kettelhut. A la caméra, Günther Rittau. En plus des vedettes, ont été engagés pour la version allemande : Paul Heidemann, Reinhold Schünzel, Paul Hörbiger et Kenneth Rive et pour la version française : Bill Bocett, Raymond Guerin, Jean Mercanton et Michae von Newlinski.

Dans le cadre de la production Bloch-Rabinowitsch, l'Ufa prépare actuellement un nouveau grand film sonore, *Amorçage*, dans lequel Brigitte Helm tiendra le rôle de vedette.

Instruction préalable, tel est le titre d'un nouveau film sonore de la production Erich Pommer, dont le livret a été tiré par Robert Liebmann de la pièce de théâtre bien connue de Max Alsberg et E.-O. Hesse.

Franz Roswalt et Emmerich Pressburger écrivent pour l'Ufa un film policier qui sera intitulé *Mandat d'arrêt*. L'action se passe en grande partie à bord d'un hydravion géant pendant la traversée de l'Océan.

L'Ufa réalise un nouveau film documentaire sonore d'un caractère tout particulier qui sera intitulé *Des sons qui ne s'éteindront jamais*. Collaborent à ce film : Richard Tauber, Edith Lorand, Dajos Béla, Willy Schäffers, Hermann Böttcher ainsi que des instrumentistes de l'orchestre de l'opéra d'Etat sous la direction du professeur Max von Schillings et Dr Weismann. La mise en scène est dirigée par Hansjürgen Völcker.

SOUS LES TOITS DE PARIS PRIME

Le quotidien *Der Deutsche* a adressé aux Films Sonores Tobis le télégramme suivant :

Résultat notre enquête internationale, meilleur film du monde 1930, premier : Sous les Toits de Paris.

Les premiers films qui ont été désignés à la suite de *Sous les toits de Paris* sont, dans l'ordre : *A l'Ouest rien de nouveau*, *L'Ange Bleu*, *Quatre de l'Infanterie*. Le succès magnétique du film de René Clair reçoit une éclatante confirmation et le cinéma français tout entier doit se réjouir de ce résultat.

UNIVERSAL TOURNE UN FILM FRANÇAIS A BERLIN

C'est du célèbre roman « Ich gehe aus und Du bleibst da... » de Speyer, l'écrivain bien connu, qu'est tiré le premier film parlant français de l'Universal-Film, *Je sors et tu restes là...*, que Hans Behrendt tourne en ce moment à Berlin, avec Daniele Parola, Gaston Jacquet, Sylvio de Pedrelli et Georges Péclet.

La version française est supervisée par André Rigaud qui en a également écrit le dialogue.

NOUVELLES SALLES DE L'UFA

Au cours des dernières semaines l'Ufa a augmenté à nouveau le nombre des salles de cinéma dont elle dispose. A Ber-

lin, le cinéma « Colosseum » est devenu la propriété de l'Ufa. Cette salle qui renferme 1.400 places a été complètement renovée et a été inaugurée à Noël avec un programme de gala.

A Leipzig, l'Ufa a fait l'acquisition du « Gloria Palast » qui se trouve sur la Rossplatz, un des plus importants centres de circulation de la ville. Cette salle a été remise entièrement à neuf.



BLANCHE MONTEL, la charmante interprète de *Flagrant Délit*, est fêtée par ses camarades au studio de Neubabelsberg, après avoir tourné les dernières scènes du film dont le succès vient de s'affirmer à Paris.

ETATS-UNIS

SAMUEL GOLDWYN DIRECTEUR DE LA PRODUCTION UNITED ARTISTS

Samuel Goldwyn, depuis dix-sept ans producteur de films, assumera désormais la direction de la production de l'Art Cinema Corporation, qui groupe la plus grande partie des réalisations éditées par United Artists. C'est-à-dire qu'en plus de sa propre organisation dont les « stars » actuelles sont Ronald Colman, Evelyn Laye et Eddie Cantor, Mr. Goldwyn superviser les productions financées par Art Cinema, qui réalise les films dont les vedettes sont Mary Pickford, Norma Talmadge, Gloria Swanson, Dolorès Del Rio, Joan Bennett, Douglas Fairbanks, Walter Huston, etc...

Joseph M. Schenck, président de United Artists Corporation, de plus en plus absorbé par le développement des organisations de location et d'exploitation de cette firme, a décidé de confier la production à M. Goldwyn, à la suite des importants succès que ce dernier a remportés dernièrement, notamment avec *Whoopee*, *Bulldog Drummond*, etc...

En 1913, Samuel Goldwyn débutait dans la production cinématographique avec *The Squaw Man*, tourné dans un garage désaffecté, en association avec Jesse Lasky, avec Cecil B. de Mille pour metteur en scène et Dustin Farnum comme vedette. *The Squaw Man* coûta 47.000 dollars.

Si l'on rapproche ce chiffre des deux millions de dollars dépensés par Samuel Goldwyn en association avec Florenz Ziegfeld pour la récente réalisation de *Whoopee*, on se rend immédiatement compte du chemin parcouru et de l'extension formidable prise en moins de vingt ans par le spectacle de l'écran, dont Samuel Goldwyn est l'un des promoteurs.

LA PRODUCTION FOX

— Jeannette Macdonald qui a terminé son premier film Fox, *Oh, For a Man*, avec Reginald Denny vient de signer un nouveau contrat avec la Fox pour trois autres productions.

— El Brendel va bientôt tourner un film, *Poor John*, écrit spécialement à son intention. Les derniers échos d'Hollywood font prévoir une production de la plus haute fantaisie dont El Brendel sera le héros. Un autre film est également envisagé pour ce fameux comique dont le titre est *Mr. Lemon of Orange*.

LE TOUR DU MONDE DE DOUGLAS FAIRBANKS

Douglas Fairbanks, dont le dernier film *Reaching for the Moon* paraît actuellement à New-York en exclusivité, s'est embarqué le 4 janvier à San-Francisco à bord du « Belgenland ».

Accompagné du metteur en scène Victor Fleming, qui collabora jadis avec lui pour plusieurs films, et de son secrétaire particulier Charles Lewis, Douglas Fairbanks va aller chasser le tigre et l'éléphant aux Indes et en Chine. Son itinéraire passe par Honolu'u, Pékin, Shanghai, Hong-Kong, Angkor, Calcutta, la région de l'Everest, Benarès, Delhi et Karachi. Puis un avion le transportera à l'embouchure de l'Euphrate, ensuite au Caire. De là, Douglas gagnera l'Europe; il retrouvera Mary Pickford à Baden-Baden, et, après un séjour dans cette station thermale, ils prendront le chemin du retour, par l'Atlantique.

Au cours de son voyage en Orient, des prises de vues seront faites de diverses parties de chasse et excursions aux coins les plus curieux où séjourneront les voyageurs.

LE MASQUE D'HOLLYWOOD

Dans *Le Masque d'Hollywood*, production Warner Bros, on représente la vie réelle des studios; les opérateurs, les électriciens et autres techniciens durent paraître devant l'objectif; ces hommes, qui pendant des années ont observé les plus grandes célébrités du film, se révélaient tout timides devant l'écran.

Dans ce film, nous voyons la vie sociale d'Hollywood nettement exposée et tous les secrets de l'industrie du film parlant dévoilés. Suzy Vernon qui y joue le principal rôle déclare qu'en montrant le fonctionnement interne d'un studio, on initie le public qui de ce fait s'intéressera davantage au cinéma. Il aura un aperçu plus réel sur les difficultés de la réalisation du film parlé.

Toute la colonie d'Hollywood était présente pour la prise de vues du *Masque d'Hollywood*, une quantité de célébrités de l'écran furent ainsi filmées au hasard des rencontres et sans le moindre apprêt. L'intérêt qui se dégage de ces prises de vues qui nous font voir nombre de vedettes au naturel dans leur vie quotidienne n'est pas un des moindres attraits du film et les intéressés eux-mêmes éprouveront le plus grand plaisir à se voir sur l'écran dans des scènes n'ayant subi aucune préparation.

LES FILMS PARLANTS FRANÇAIS DES ARTISTES ASSOCIES

Les deux premiers grands films parlants français qui seront distribués par les Artistes Associés viennent d'être terminés.

Le premier de ces films, intitulé *Le Mari de la Reine* est tourné sous la direction du Marquis de la Falaise avec l'interprétation suivante : Françoise Rozay, Ivan Lebedeff, Pauline Garon, Emile Chautard et Frank O'Neill.

Le deuxième, dont le titre provisoire est : *77 Park Lane*, a pour vedettes Jean Murat, Léon Bary et Suzy Pierson, aux côtés desquels nous verrons — et entendrons — Victor Vina, Paul Menant, Raymond Destac, Pierre Nay, Lucette Desmoulin, Jack Reverend, Max Lerch, Robert Cuperly et Marc Dantzer.

ANGLETERRE

LES RESULTATS DE 1930

Le *Times* déclare que l'on peut examiner avec satisfaction ce que fut l'activité cinématographique en Angleterre au cours de 1930.

Naturellement, une certaine hésitation s'est manifestée du fait de l'adaptation aux films parlants, car au début, on se demandait si cette forme de spectacle ne jouirait pas seulement d'une vogue passagère. Cela a empêché les grands capitalistes de s'y intéresser. Le résultat fut que les productions américaines accrurent les avantages déjà acquis avec le film muet.

L'industrie cinématographique anglaise eut donc pour but principal de son activité au cours de l'année écoulée de regagner le terrain perdu et de consolider ses positions. Les dirigeants de l'industrie américaine avaient toujours pensé que la lutte sur le marché mondial, avec le film parlant, serait extrêmement sévère et ils pensaient que la production anglaise aurait promptement conquis l'avantage en s'affranchissant de l'esclavage qu'imposait la copie de ce que produisait Hollywood.

Ainsi, il y eut une période pendant laquelle l'Angleterre fut mise en état d'infériorité. Mais maintenant, ce temps est passé. En ce qui concerne l'avenir, on peut considérer que les directeurs de cinémas sont encore très favorables au film parlant, et ils sont heureux lorsqu'ils peuvent offrir à leur public des productions nationales. Cependant, les films américains ne sont pas devenus impopulaires et la production britannique n'a encore pas causé de tort à Hollywood.

LES POSTES WESTERN

Les cinémas équipés par Western Electric en Angleterre sont actuellement de 1.180. Sur ce chiffre, il est intéressant de noter que, pendant le mois de décembre (mois de cinq semaines), le pourcentage :

- 1°) des appels reçus par le Service d'Entretien a été de 6,35.
- 2°) de la durée d'interruption du son par cinéma en service de 0,66 minutes.

3°) et le temps d'interruption par panne de 16,9 minutes. Le pourcentage des appels d'urgence par rapport au nombre total d'appels, non compris les inspections techniques et acoustiques a été de 2,2.

Ces chiffres sont les plus bas qui aient été enregistrés dans l'histoire de Western Electric aux Iles Britanniques et avec le nouveau service qui est actuellement à l'essai dans plusieurs districts de Londres, on espère encore les abaisser.

ITALIE

L'ACTIVITE DE LA CINES EN 1930

Avant de faire connaître le programme de la production 1931 il n'est pas inutile de résumer brièvement l'activité développée par les Studios « Cinès » de Rome, pendant ces premiers huit mois de travail.

Outre la sonorisation de *Naples qui chante*, la Cinès a produit 10 films à long métrage, 15 shorts, 4 Revues Cinés et 5 Actualités.

Des 10 films à long métrage, deux ont été déjà présentés au public : *Dernière Berceuse* (réalisé par Gennaro Righelli) et *Néron* (interprété par Petrolini et mis en scène par Blasetti). *Dernière Berceuse* a été aussi exécuté en versions française



On tourne une scène parlante de *L'Etoile du Cinéma* au studio de la Cinès sous la direction de Mario Almirante.



MARY KID

interprète de la version allemande de *Notre mère la terre* réalisée à la Cinès de Rome pour C. David.

et allemande, par deux différentes troupes, l'une pour compte de la Maison Delac et Vandal, de Paris; l'autre pour compte d'une Société d'Exploitation Cinématographique allemande.

Un troisième film, entièrement parlant : *Cour d'Assises*, réalisé par Guido Brignone, vient de sortir dans les principaux cinémas italiens.

Successivement seront présentés *Le Médecin malgré lui*, avec Petrolini, réalisé par Campogalliani; *Resurrectio*, par Blasetti; *Pays Natal*, mis en scène dans la version italienne par A. Blasetti et dans la version allemande par Constantin David;



Le célèbre metteur en scène PODOVKINE.

L'Etoile du Cinéma, régisseur Almirante; *Revue du Théâtre*, aussi réalisé par Almirante. Actuellement sont encore en cours de réalisation *Rubacuori*, de Gino Rocca et Dino Falconi, interprété par Armando Falconi, mis en scène par Guido Brignone, et *La Scala*, de Rosso di San Secondo, interprété par Maria Jacobini, mis en scène par Gennaro Righelli.

Des 15 shorts réalisés, trois, dont les proportions surpassent celles d'un simple complément de programme, sont : *La Cour*, d'après une pièce de Fausto Maria Martini, interprété par Petrolini; *La Chanson des Douze Mamans*, inspiré par la fameuse « Ninna, nanna » de Spadaro et interprété par l'auteur même; *La Chanson à travers les temps*, synthèse de l'évolution musicale de la chanson, encadré par de charmants tableaux des différents siècles et chantée par Grazia del Rio. Trois shorts : *Prière de Mosè*, *Pastorale*, *Marche Triomphale* appartiennent à la série Concerts pour harpes, tandis que les autres : *Fantaisie de poupées*, *Femmes à la fontaine*, *Nocturne de Chopin*, *Chats Amoureux* (avec le Ballet Schumann), *Arietta antica*, *Voix de sources*, *Fantaisies Tziganes*, *Chœurs et Chants Hongrois*, *Chants de Romagne*, appartiennent à la série « Musiques et Visions », dirigée par Almirante.

L'activité de la Cinès a été complétée par quatre revues Cinés accueillies avec enthousiasme par le public, et par quatre actualités sonores : *Campo Dux*, *Journée des Ailes*, *Le Duce à Villa Glori*, *Anniversaire de la Victoire*, *Croisière aérienne Italie-Brésil*.

Comme on peut le remarquer, le bilan de l'activité 1930 de la Cinès ne pouvait être plus brillant.

LE SEJOUR DE M. DELAC A ROME

M. Delac, président de la Chambre Syndicale est allé à Rome pour achever avec M. de Feo, l'organisation du Comité Français de l'Institut International du Cinéma Educatif (S.D.N.). M. Delac a été en outre reçu par le Ministre de la Justice, le Ministre des Corporations et un grand nombre de personnalités romaines.

COMPAGNIE DE TRANSPORTS DES ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Robert MICHAUX S. A.

2, Rue Rocroy -- Paris (X^e)

Téléphone { TRUDAINE 37-06
— 37-07
— 72-81

Télégrammes { ROMICHAUX-PARIS' 83
Code Lieber

Première maison française spécialisée
dans les transports de films.

Services extra-rapides pour toutes directions

AGENTS :

A LONDRES : Northern Transport Agency Ltd,
7 Gerrard Street (W.1).
A NEW-YORK : Massee et C^o, 115 Broad Street.
A BERLIN : Deutsche Northern Transport Agency,
59 Ritterstrasse (S.W.68).
A BRUXELLES : Deblon et C^o, 13, boulevard Baudouin.
A ROME : Tartaglia et C^o, 26 Piazza di Spagna

La Négative
Panchro N° 2
Eastman

s'impose à tous ceux qui désirent
porter à son maximum le rendu
photographique en studio comme
en extérieur.

C'est le dernier mot du progrès.

Kodak-Pathé S. A. F., 59, Avenue Montaigne
et 17, Rue François-I^{er}, **Paris (8^e)**

HENRI FRANÇOIS. IMP. PARIS